FACULTAD DE FILOSOFIA Y LETRAS
BIBLIOTECA
ALICANTE
Russell P. Sebold
DONACIÓN
DRPS
FA
204
UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universitària
0500758122

ŒUVRE
DE
BERNAR

107

Ex Libris

Russell Perry Sebold, III

Dr. Balbin de Unquera.
31. Dicbre 1876.

FL DRPS FA 10204
0500758122

OEUVRES
COMPLETTES
DE
BERNARD:
NOUVELLE ÉDITION
Plus correcte que les précédentes.

A PARIS,
Chez FAVRE, Libraire, Maison-Egalité, Galeries de bois, N°. 220.

1803.

L'ART D'AIMER.

CHANT PREMIER.

J'ai vu Coigni, Bellone et la Victoire,
Ma foible voix n'a pu chanter la gloire ;
J'ai vu la cour, j'ai passé mon printems,
Muet aux pieds des idoles du tems ;
J'ai vu Bacchus, sans chanter son délire ;
Du dieu d'Issé j'ai dédaigné l'empire ;
J'ai vu Plutus, j'ai méprisé sa cour ;
J'ai vu Daphné, je vais chanter l'amour.
Toi seul, ô toi, jeune objet que j'adore !
De tous les dieux sois le seul que j'implore ;
Que l'art d'aimer se lise en traits vainqueurs,
En traits de feu, tel qu'il est dans nos cœurs.
L'amour m'inspire, il m'apprend comme on aime ;
De ses plaisirs instruisons l'amour même.
A tes genoux, dans tes bras, sous tes yeux,
J'en donnerois des leçons, même aux dieux.
Aux vrais amours ma lyre consacrée,
Ne chante point et Lampsaque et Caprée,
Ni de Chrisis les lascives fureurs,
Ni de Flora les nocturnes horreurs.
Qu'ici l'amour épurant son système,

Nu, mais décent, plaise à la pudeur même ;
Que Vénus donne à Vesta des desirs :
Je veux des mœurs compagnes des plaisirs.
Qu'à d'autres chants soit aussi réservée,
De Sybaris la mollesse énervée,
Des Amadis les respects insensés,
Et du Lignon les bords toujours glacés.
Dans mes portraits, Albane plus fidèle,
Peignons l'amour comme on peint une belle,
D'un jour aimable éclairons son tableau,
Vrai, mais flatté ; tel qu'il est, mais en beau.
J'appelle amour, cette atteinte profonde,
L'entier oubli de soi-même et du monde,
Ce sentiment soumis, tendre, ingénu,
Prompt, mais durable, ardent, mais soutenu,
Qu'émeut la crainte et que l'espoir enflâme ;
Ce trait de feu qui des yeux passe à l'ame,
De l'ame aux sens ; qui fécond en desirs,
Dure et s'augmente au comble des plaisirs ;
Qui plus heureux n'en est que plus avide :
Voilà le dieu de Tibule et d'Ovide :
Voilà le mien. Heureux cent fois le cœur,
Qui tient du ciel cet ascendant vainqueur !
Quand ce rayon, cette vive étincelle
Perce au travers du sein qui la recèle,
Voici les loix qu'un amant peut ouir :

Choisir l'objet, l'enflammer, en jouir.
Beautés, amans, voilà notre carrière.
Déjà mon char a franchi la barrière ;
Daphné me voit, et l'amour qui m'entend,
Met dans ses mains le myrthe qui m'attend.
Jadis un sage armé d'un trait de flâme,
Analysa les voluptés de l'ame :
Platon..mais quoi! d'un froid mortel atteint,
L'amour a fui, son flambeau s'est éteint.
Cesse, a-t-il dit, ou choisis mieux ton guide ;
A ses leçons vois l'ennui qui préside,
Oses-tu bien à Cythère, à ma cour,
Donner pour loi son chimérique amour ?
Ne veux-tu pas, martyr de la constance,
Prêcher des cœurs l'éternelle alliance ?
Mais devant qui, zélateur indiscret,
De tes langueurs vas-tu chanter l'attrait ?
Un joug pénible est-il donc le partage
D'un peuple ardent, indocile, volage,
Fidèle à Mars, mais perfide aux amours,
Fait pour jouir, plaire et changer toujours ?
Vois par ses goûts quel doit être son maître,
Et pour l'instruire, apprends à le connoître.
Dieu de mon cœur, tes abus font mes loix ;
Je n'irois point en préceptes gaulois,
Changer les mœurs de tes chers infidèles,

Vieillir ton âge, attenter sur tes ailes ;
Tout m'est sacré dans le Dieu que je sers ;
De tes captifs j'adoucirai les fers,
Mais sans prescrire une loi qui t'étonne.
Ta gloire, amour, ton intérêt ordonne
Que la constance, éprouvant nos desirs,
Verse à longs traits la coupe des plaisirs.
Toi, dont le cœur est né pour la tendresse,
Conçois tout l'art du choix d'une maîtresse ;
Il veut des soins ingénieux, constans.
Cherche, étudie et les lieux et les tems.
Compare, oppose et vois d'un œil austère
L'âge, les goûts, l'ame et le caractère.
A tes regards mille objets sont offerts ;
Choisis, mais Dieux.. se choisit-on des fers ?
A-t-on le tems de chercher et d'élire ?
Raisonne-t-on ! l'amour est un délire.
L'oiseau qu'en l'air un chasseur a blessé,
A-t-il pu voir le trait qu'on a lancé ?
Les traits d'amour sont encor plus rapides,
Son bras caché frappe ses coups perfides,
Il rit d'un cœur vainement étonné,
Le matin libre et le soir enchaîné.
Le ravisseur qui mit Pergame en poudre,
De cet amour sentit le coup de foudre :
Didon brûla d'aussi rapides feux.

Ceux dont le ciel maîtrise ainsi les vœux,
N'ont pour aimer aucune étude à faire ;
Mais, par mes loix, je leur enseigne à plaire.
Vous que l'amour brûle plus lentement,
Apprenez l'art de choisir en aimant.
Tel que Zéphire au moment qu'il s'éveille
Marque les fleurs que doit sucer l'abeille,
Moi, je parcours les jardins de Cypris,
Et des beautés je marque ainsi le prix.
En remontant aux sources du bel âge,
Vois l'innocence, adore son langage,
Les pleurs naïfs, le sourire enfantin,
L'air ingénu, le regard incertain,
Quand les beautés crédules et craintives
Tiennent encor leurs caresses captives ;
Quand la nature épiant tous ses sens,
Baisse les yeux sur ses trésors naissans,
Rougit de plaire en cherchant à séduire,
Et veut ensemble ignorer et s'instruire ;
Voilà quinze ans. L'aube aimable du jour,
C'est une belle, enfant comme l'amour,
Qui n'a d'attrait que sa fraîcheur nouvelle,
Et sa pudeur, des graces la plus belle.
L'âge qui suit, développant ses traits,
Offre à l'amour de plus piquans attraits.
Au doux éclat qu'a produit cette aurore,

Succède un jour plus radieux encore ;
Et tous les fruits qu'un amant peut cueillir
Ont achevé de naître et d'embellir.
L'essor est pris, l'ame a senti ses ailes ;
Tous ses besoins sont des fêtes nouvelles ;
Le cœur instruit démêle ses desirs ;
C'est à vingt ans qu'on a tous les plaisirs.
De trente hivers le tems marque les traces ;
La beauté perd ce qu'on ajoute aux graces ;
On n'est plus jeune, on est belle pourtant ;
On met plus d'art aux pièges que l'on tend :
C'est le tissu des intrigues secrètes,
L'art des atours, l'arsenal des toilettes :
Le soin de plaire et la soif de jouir
Redoublent encor, loin de s'évanouir.
Par l'âge accrus, les sens ont plus d'empire ;
C'étoit l'amour, c'est alors son délire :
Ardent, avide, impétueux, hardi,
C'est un soleil brûlant en son midi.
Moins jeune encor, la beauté nous engage.
L'art du maintien, les graces du langage,
Les dons acquis, les charmes empruntés,
Donnent un lustre au couchant des beautés.
L'amour, fidèle à leurs flâmes constantes,
Se glisse encor sous les rides naissantes,

Et pour régner jusqu'aux derniers instans,
Sème de fleurs les ruines du tems.
La jeune rose, en se pressant d'éclore,
Fait au matin le charme de l'aurore :
Clytie au soir, dans son riche appareil,
Fait l'ornement du coucher du soleil.
Tout plaît un jour, tout âge a ses délices :
Ces dons divers sont faits pour nos caprices,
Par eux l'amour variant ses attraits,
Forme un carquois d'inépuisables traits.
Il est des yeux dont la langueur touchante
Pénètre un cœur, l'amollit et l'enchante :
D'autres plus vifs l'enflamment à leur tour :
Ce sont les traits, les foudres de l'amour.
L'une a du port l'élégante noblesse,
L'autre une taille où languit la mollesse ;
Plus d'embonpoint embellit celle-ci.
Là sont les lis, les roses sont ici.
Chaque beauté fait un lot a chacune ;
Laure étoit blonde, et Corine étoit brune.
Quand l'œil a vu, quand ce trait est lancé,
Le choix d'un cœur veut être balancé.
Une coquette, et brillante et légère,
Plaira toujours par son étude à plaire
Tendre, naïve, égale en sa pudeur,
La simple Agnès excite plus d'ardeur,

Lorsqu'un amant l'aidant à se connoître,
Par le plaisir lui fait sentir son être.
La Prude anime et plaît à désarmer.
Une mystique excelle à bien aimer.
Dans le plaisir, la folle qui s'enflâme,
Met plus d'esprit, la rêveuse plus d'ame.
J'aime un caprice et de feintes rigueurs :
Sauvons l'amour du pavot des langueurs.
De l'enjoûment Eglé fait son partage ;
Lise a le goût ; Charite le langage :
Cloé se tait, mais l'amour, dans ses yeux
Met son esprit, qui n'en parle que mieux.
Sur trois états décide ton hommage :
Cloé t'appelle aux moissons du bel âge ;
C'est une fleur qui n'attend que le jour,
Qui doit l'ouvrir au soufle de l'amour.
Celle qu'Hymen veut soustraire à tes armes,
Aimant par fraude, aime avec plus de charmes ;
En secouant les chaînes d'un jaloux,
Sert mieux l'amant, pour mieux tromper l'époux ;
D'un deuil frivole écarte le nuage,
Et glane au champ du tranquille veuvage ;
C'est un asyle où sans peine écouté,
L'amant heureux jouit en liberté.

Ce sexe aimable a tout ce qu'on adore ;
Tous les talens l'embellissent encore.
Sur tous les arts ses beaux yeux sont ouverts ;
Vénus instruit, les graces font des vers ;
Sapho, Corinne ont des sœurs dignes d'elles.
Vois l'ambigu des toilettes des belles ;
Tout ce qui sert l'esprit et les appas,
Livres, atours, bijoux, lyres, compas,
Couvrent l'autel de Flore et de Thalie.
Pourquoi blâmer ce que leur culte allie ?
Ce sont les jeux des amours triomphans :
Albane eût peint ces folâtres enfans ;
L'un, pour servir une flamme secrette,
Contre un jaloux dirige une lunette ;
L'autre en un coin calcule ses desirs,
Ou traite à fond l'essence des plaisirs.
Tel à sa voix joint un clavier sonore ;
Tel autre esquisse un objet qu'il adore.
Suivez, amans, ce qui plaît aux amours :
L'art donne à tous ses utiles secours.
Je sais quel charme il prête à la tendresse :
J'ai vu Daphné, Sirène enchanteresse,
Sous un treillage où Bacchus est vainqueur,
Boire, verser et chanter sa liqueur.
J'ai vu Daphné, Terpsicore légère,
Sur un tapis de rose et de fougère

S'abandonner à des soins pleins d'appas,
Voler, languir, et mesurant ses pas,
Tendre aux plaisirs les bras qu'elle déploie.
Telle en versant le nectar et la joie,
D'un pas léger sur la voûte des cieux,
La jeune Hébé danse aux festins des dieux.
Ou telle encor, plus vive et plus touchante,
Sallé poursuit Amadis qui l'enchante.
Pour faire un choix, habite aux lieux divers,
Où la beauté donne et reçoit des fers.
Vole au grand jour, porte tes yeux avides
Dans ces jardins peuplés de nos Armides;
Cherche ta proie, à la ville, à la cour:
Les bals seront des fêtes pour l'amour.
De plus d'objets vois la scène embellie,
Chez Melpomène, aux loges de Thalie,
Sur ce théâtre aux magiques accens,
Où tous les arts enchantent tous les sens;
Où la beauté paroissant sous les armes,
Veut, sans rien voir, étaler tous ses charmes.
Tout rit, tout plaît, tout brille en ce séjour,
Le cœur, les sens, l'amour-propre, l'amour;
Le dieu des ris, celui de la mollesse,
De tous les sucs composent une ivresse.
Dans ce chaos du monde séducteur,

Tout est spectacle, et chacun est acteur.
Monte, et poursuis ta carrière galante,
Vois de la cour la planète brillante,
Lève tes yeux sur ces astres nouveaux,
L'illusion va les rendre plus beaux.
Les déités de cet Olympe aimable
Auront une ame accessible et traitable;
Tu les verras, mortelles à leur tour,
De la grandeur descendre pour l'amour,
Passer du Louvre au tapis des fougères,
Et soupirer ainsi que les bergères.
Beautés, ô vous l'objet de notre choix!
Pour en faire un, suivez aussi mes loix,
Il veut plus d'art, de mystère et d'attente;
Qu'à son début doit trembler une amante!
Quel embarras suit le don de son cœur!
Et quel tourment si Jason est vainqueur!
L'amant trop jeune est un zéphir volage:
L'ambition remplit l'été de l'âge.
Lent à répondre à de jeunes ardeurs,
L'automne arrive, et n'a que des tiédeurs:
Pour le vieillard, insensé, s'il est tendre,
Des feux d'amour il n'a plus que la cendre.
Si vous craignez les renoms éclatans,
Défiez-vous des demi-dieux du tems,
Qui, l'une à l'autre enchaînant vos images,

Vont publier vos crédules hommages,
Qui, décelant leur culte et vos autels,
Ne sont heureux qu'autant qu'on les croit tels.
La renommée, et ses cent voix perfides
Sont les échos de leurs crimes rapides.
Tel un éclair qui brille et qui s'enfuit,
Laisse après lui le tonnerre et le bruit.
Fuyez des grands l'appareil infidèle ;
L'éclat d'un nom coûta cher à Sémèle.
D'autres sauront, à vos fers attachés,
S'ensevelir dans des plaisirs cachés.
Pour en tracer une image sensible,
L'amour constant est comme un lac paisible,
Profond, égal, toujours beau, toujours clair,
Inaccessible aux tempêtes de l'air,
Qui, sans chercher le tribut d'autres ondes,
Se régénère en ses sources fécondes :
L'amour volage est semblable au torrent :
Il tombe, il roule, il fuit en murmurant ;
Tari bientôt dans sa source égarée,
Né d'un orage, il en a la durée.
Suivez les flots dont le calme est certain :
D'un heureux choix dépend votre destin.
Par son respect, l'amant vrai se déclare :
C'est lui qui craint, qui se fuit, qui s'égare,

Qui, d'un regard fait son suprême bien,
Desire tout, prétend peu, n'ose rien ;
Qui, sur les fleurs, fait marcher la constance,
Voit tout en beau, met tout en jouissance ;
Dans les revers armé de plus de feux,
Dans les faveurs empressé quoiqu'heureux.
Il est encor de ces amans fidèles,
Qui de l'amour ont les feux, non les ailes,
Qui dans ce siècle, âge des inconstans,
Gardent les mœurs de l'enfance des tems.
Pour dérober une flamme inconnue
L'amant d'Io la couvrit d'une nue.
On vit Alphée, humble dans ses roseaux,
Cacher le cours et le lit de ses eaux,
Et s'écoulant dans sa route confuse,
Se perdre au sein de la tendre Aréthuse.
Ces vrais amans n'habitent pas la cour.
L'ambitieux est-il fait pour l'amour ?
Là, sous son dais, la fortune jalouse
Veut tout entier un amant qu'elle épouse :
En soupirant moins d'amour que d'ennui,
Séjan vous trompe et n'adore que lui.
Pour affermir des liens plus durables,
Cherchez en nous des qualités aimables.
Nyrée est beau ; j'y veux encor un point,
C'est de l'esprit : car les sots n'aiment point.

Appésanti du poids de la matière,
Que fait aux bras d'une amante grossière,
Ce vil Crésus dont l'or seul éblouit?
Eh! jouit-on, sans penser qu'on jouit?
De quelqu'effort que les sens nous secondent,
Les nuits d'amour d'interrègnes abondent.
L'esprit supplée à des feux languissans,
Et son travail fait le repos des sens.
De nos plaisirs compagnon plus solide,
Le sentiment veut être aussi leur guide.
Mais, secourus par l'esprit et par lui,
Craignez encor de retrouver l'ennui.
Fuyez sur-tout l'amour triste et bizarre
D'un soupirant pâmé sur sa guitarre,
Gravement fou, sottement circonspect,
Qui, promenant l'ennui de son respect,
Dit aux échos les tourmens qu'il essuie,
Dupe et martyr des beautés qu'il ennuie.
Ah! que plutôt j'élirois à ce prix,
Le plus changeant des enfans de Cypris!
Craignez aussi le platonique hommage
D'un sot qui fait de cupidon un sage,
Et l'esprit pur de l'insipide amant,
Près d'une belle assis nonchalamment,
Qui, de l'amour, docteur pâle et frivole,

Fait un système, et du lit une école;
Qui, sans chaleur, dit qu'il brûle toujours,
N'admet que l'ame en ses chastes amours,
Qu'un feu subtil, impuissant météore;
Mais qui distingue, argumente, pérore,
De son néant vante en lui les appas,
Et blâme en moi le pouvoir qu'il n'a pas.
Loin, loin de nous la doctrine glacée,
Qui fait l'amour enfant de la pensée:
L'amour brûlant, avide, impétueux,
Moteur actif des sens tumultueux,
Nourri d'espoir, accru par les délices,
Fécond en vœux, prodigue en sacrifices,
Qu'il brille encor des feux du sentiment;
Que l'ame ait part à cet embrasement;
Que l'esprit même, épurant la matière,
Aux voluptés prête enfin sa lumière.
Mais je l'ai dit: c'est un dieu qui m'instruit,
Otez les sens, tout amour est détruit.
Je vous atteste, ô beautés que j'enseigne!
De cet amour, oui, vous suivez l'enseigne.
Qu'un jeune amant, pour plaire à vos regards,
Ait le teint, l'âge et la taille de Mars:
Sans ces attraits, qu'à Florence on renomme,

La santé mâle est la beauté de l'homme.
Trouvez pourtant, s'il se peut, réunis
Les dons d'Alcide et les traits d'Adonis:
S'il faut des deux que votre goût décide,
Vous rougirez, mais vous prendrez Alcide.
Pour ajouter la peinture à ces traits,
D'un paysage égayons nos portraits.

La cour de Pan vit un jeune satyre,
Novice encor dans l'amoureux martyre,
De ses ardeurs dévoré nuit et jour,
Impatient des premiers feux d'amour.
Sans trop d'éclat, le demi-dieu sauvage
Joignoit la force aux graces du bel âge.
D'un front d'audace et d'un œil d'attentat,
Pronostiquant les mœurs de son état,
Il poursuivoit Dryades et Napées,
Ou sous l'écorce, ou sous l'onde échappées:
Toutes fuyoient son aspect indécent;
De sa laideur lui-même rougissant,
Il crut un jour corriger la nature,
Et de roseaux se fit une ceinture.
Mais, quel espoir qu'un Faune se contînt?
Il n'est roseau, ni feuillage qui tînt:
Il ignoroit qu'à ses maux plus sensible,
La jeune Églé n'étoit point invincible.
Elle le vit; cet objet de terreur,

Et son maintien ne lui fit point horreur.
Elle fuyoit: mais Eglé, dans sa fuite,
Tournoit la tête, Eglé fuyoit moins vîte;
Le Faune ardent, pour revoir ses appas,
Ou dévançoit, ou suivoit tous ses pas.
Errant un jour dans sa fougue incertaine,
Au fond d'un bois, il vit une fontaine,
Qu'on appelloit fontaine de beauté;
Toute laideur, sur ce bord enchanté,
Disparoissoit: dans sa douleur profonde,
Il veut tenter le miracle de l'onde;
Il entre: à peine il en touche le bord,
Son pied de Faune y disparoît d'abord,
Sa jambe après, l'eau montant à mesure,
De ses genoux passoit à la ceinture:
Ainsi croissoit le prodige des eaux.
Un cri sortit tout-à-coup des roseaux:
Demeure, attends, fuis cette onde funeste;
Ah! garde-toi d'embellir ce qui reste,
Charmant satyre, hélas! que deviens-tu?
C'étoit Églé, qui, malgré sa vertu,
Cédant alors à sa crainte ingénue,
Entre ses bras s'élance à demi-nue.
De ses conseils Églé reçut le prix,
Sur ce bord même où le satyre épris
Perdit la fleur qui causoit son martyre;

Eh ! quel trésor que la fleur d'un satyre !
Que, sans emblême, un maître plus profond
Montre au beau sexe à démêler à fond
La laideur mâle et la beauté débile :
Ma plume est chaste et le sexe est habile.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

Des dons du ciel, le plus cher à nos yeux,
Est ce rayon de l'essence des dieux,
Cet ascendant, ce charme inexprimable,
Ce trait divin par qui l'homme est aimable,
Ce don de plaire, enfin, plus souhaité
Que n'est l'esprit, plus sûr que la beauté.
Sur tous nos traits il imprime ses traces ;
Il donne à tout le coloris des graces,
Séduit sans art, enchaîne sans effort,
De la tendresse est l'aimant le plus fort.
C'est une autre ame à nos ressorts unie,
Qui d'un beau tout compose l'harmonie.
Vous, qui portez ce caractère heureux,
Je vous fais roi de l'empire amoureux.
Sans pénétrer jusqu'au sombre rivage,
Sans

Sans talisman, sans philtre, sans breuvage,
Sans Canidie, et tout l'enfer armé,
Soyez aimable, et vous serez aimé.
Qui sait aimer est plus aimable encore ;
Un cœur sensible est ce qu'un cœur adore ;
La beauté plaît ; soutenons ses attraits,
Du sentiment, le plus beau de ses traits.
Toi, dont l'amour augmentera les charmes,
Qu'un peu d'audace accompagne tes armes ;
Lance tes traits, frappe, et sois convaincu
Qu'on peut tout vaincre, et tout sera vaincu.
La plus rebelle est souvent la plus tendre.
Telle qui feint, et qui languit d'attendre,
D'un feu couvert brûlant au fond du cœur,
Combat d'un air qui demande un vainqueur.
Fières beautés, prudes de tous les âges,
Qui nous vantez vos caprices sauvages,
Ecoutez-moi : cet oracle est certain :
On aime un jour, c'est l'arrêt du destin ;
Usez des biens que le printems vous donne :
Un dieu vengeur vous attend à l'automne,
Et punissant une indocile erreur,
Garde un Atys pour Cybèle en fureur.
Craignez l'amour, étudiez son heure.
La beauté fuit, le cœur entier demeure,

Sèche, languit, et tout percé de traits,
Est dévoré du serpent des regrets.
Mais nous, chargés des plaisirs du bel âge,
De leurs attraits précipitons l'usage,
Et combattant d'imbécilles efforts,
Par les plaisirs sauvons-les des remords.
Ne prétends pas, toi qui veux les surprendre,
Du même assaut les forcer à se rendre.
J'offre à tes pas mille sentiers ouverts,
Car selon l'âge, il est des soins divers.
Un jeune objet, enchanté de lui-même,
Veut qu'on le flatte encor plus qu'on ne l'aime;
L'amant qui loue est l'amant couronné;
Avant l'amour, l'amour-propre étoit né.
L'ambitieuse, en proie à sa manie,
Doit à l'intrigue asservir ton génie,
Fuis le repos, vois les grands, suis la cour,
Et fais servir la fortune à l'amour.
La beauté vaine au luxe s'abandonne,
Et s'attendrit des fêtes qu'on lui donne.
Amans d'éclat, courtisans de renom,
Vous que décore et produit un beau nom,
D'un air d'audace, abordez les cruelles;
D'écrits galans inondez les ruelles;

Amans par faste, et volages par goût,
Vous n'aimez rien, quand vous adorez tout.
Mais vous plaisez par le charme suprême
D'un air, d'un ton, d'un ridicule même;
Brillans auteurs des scandales du tems,
Trop dangereux, si vous étiez constans.
Toi, qui loin d'eux, dans la route commune,
N'est, comme moi, qu'un soldat de fortune,
Sans ces secours, vole au combat, suis-moi,
Et par toi seul, ose suffire à toi;
Pour mieux séduire, apprends à te contraindre.
L'amour permet l'art que l'on met à feindre.
Amant soumis, Protée adorateur,
Voile ton front du masque adulateur;
Ris si l'on rit, pleure si l'on soupire;
Ris d'une folle, imite son délire;
Pour une muse, orne ce que tu dis:
Est-on dévot? sois dévot, et médis!
Fuis ce qu'on hait, encense ce qu'on loue,
Gai si l'on chante, et dupe si l'on joue.
Au ton d'esprit qui triomphe aujourd'hui,
Sans soin du tien, veille à celui d'autrui.
Dis ce qu'on sait, prête un mot qu'on oublie;
Amène un trait, opère une saillie:

Lent à briller, fais qu'on brille en tout point;
Humble artisan de l'esprit qu'on n'a point,
Adore tout, pour te rendre adorable :
Qu'il est aimé, celui qui rend aimable !
Oh qu'en amour l'exemple est triomphant,
Pour entraîner un cœur qui se défend !
Aux yeux charmés d'une timide amante,
De nos beautés peins la foule galante ;
Porte à l'excès leur penchant amoureux ;
Rends tout amant, tout aimé, tout heureux.
Offre en tous lieux la Circé de Pétrone ;
Comme Bussi, peins les mœurs de d'Olone ;
Donne à chacune une intrigue, un amant.
Si le vrai nom t'échappe en ce moment,
Nomme toujours, cite un tel, fais connoître
Celui qui l'est, qui le fut, qui vas l'être :
Auteur fécond d'anecdotes d'amours,
Vois tes succès naître de tes discours.
L'exemple alors est un ordre suprême :
Des feux d'autrui l'on s'embrase soi-même.
Si ta Vénus brûle d'un autre amour,
Diffère un tems à parler à ton tour ;
Couvre tes soins du bandeau de l'estime ;
Deviens l'ami, le confident, l'intime :
L'amant suivra, favori spectateur,
Et le témoin sera dans peu l'acteur.

Aux petits soins, enfans de la tendresse,
Ajoute encor des dons de toute espèce.
Dans nos cités, le luxe ingénieux
Prête aux amans des secours précieux ;
Dans le hameau, la simple Timarette
N'attend d'Hilas que son chien, sa houlette :
Mais Danaé veut, pour prendre des fers,
Voir briller l'or de cent bijoux divers :
Pour l'enrichir de fragiles merveilles,
L'art et la mode ont épuisé leurs veilles :
Et Clinchetet, plus séduisant encor,
Y joint ses dons plus à craindre que l'or.
D'un rien souvent une belle s'enflâme,
Et par les yeux, le trait passe dans l'ame.
Qu'elle ait par toi ces livres séducteurs
Faits pour l'amour : l'amour a ses auteurs,
Agents muets dont l'atteinte est certaine,
D'Urfé, Quinault, Pétrarque, la Fontaine,
Pétrone, Ovide, et mon Tibulle aussi.
Le premier voile est par eux éclairci.
On conjecture, on soupçonne, on devine,
Le cœur raisonne, et l'instinct s'achemine :
Le rameau d'or est enfin découvert.
Ainsi le feu, qui de cendre est couvert,
Impatient sous le poids qui l'opprime,
Cherche au-dehors un souffle qui l'anime

Les chastes sœurs servent aussi l'amour.
Si le talent vous conduit à leur cour,
En madrigaux, présentez vos fleurettes,
Et modulez des concerts d'amourettes :
Mais n'allez pas, Castillan ténébreux,
D'une Isabelle esclave langoureux,
Sous un balcon fatiguant des cruelles,
Transir de froid, pour enflammer vos belles.
L'amant français suit un autre chemin :
On le verra, le champagne à la main,
D'un vaudeville agaçant une belle,
Chanter gaîment son martyre pour elle.
Chez nous, l'amour jouit d'un plus doux sort :
On aime, on brûle, on expire, et l'on dort.
Il est des tems où la nature amante
Inspire à tout sa chaleur renaissante :
Soupire alors ; l'amour, ainsi que Mars,
A des saisons pour tenter les hasards.
Lorsque Zéphire a déployé ses ailes,
Il rend à tout des parures nouvelles ;
L'émail aux prés, la verdure aux côteaux,
Le calme à l'onde, et l'ame aux végétaux :
Quand tout s'anime à ses douces haleines,
Vénus entière habite dans nos veines,
Répand ses feux qu'on n'y peut contenir ;
Quand tout renaît, tout renaît pour s'unir.

Contre l'amour, tombe aux bras de l'amant.
Mais tout-à-coup, quelle foule attentive
Prête à mes chants une oreille captive ?
Que de beautés, disciples de l'amour,
Ont émaillé les gazons d'alentour !
Pour leur dicter des leçons immortelles,
L'amour m'élève un trône au milieu d'elles.
Dieux ! sans brûler peut-on voir tant d'appas ?
Mais qui te voit, Daphné, ne les craint pas.
Vous qui sortez de l'âge le plus tendre,
Beautés sans art, gardez-vous bien d'en prendre.
Tout plaît en vous sans art et sans apprêt :
Un défaut même est souvent un attrait.
Sur la beauté vous l'emportez encore,
Divines sœurs, ô grâces que j'adore !
La beauté frappe, et vous attendrissez ;
On l'aime un jour ; jamais vous ne lassez.
Lorsque Cœlus, père de Cithérée,
La vit sortir de sa conque azurée,
A la beauté tout le ciel applaudit ;
Pluton parut, Jupiter descendit ;
Thétis, Nérée, et le peuple de l'onde,
Tout reconnut la maîtresse du monde.
Sur le rivage accourus pour la voir
Les dieux des bois célébroient son pouvoir ;

Et des ruisseaux les tendres souveraines
Mêloient leurs voix aux concerts des sirènes.
A tant d'appas un seul manquoit encor :
Du haut des cieux Mercure prit l'essor,
Fendit les airs, et guida sur ses traces
Trois deïtés qu'on appella les Graces.
Elles tenoient la ceinture en leurs mains,
Ce don des dieux, ce charme des humains :
Vénus s'arma du sceau de sa puissance,
Vénus sourit et l'Amour prit naissance.
Un feu soudain embrasa l'univers,
Le Styx, l'Olympe, et la terre et les mers;
Thétis brûla pour l'Océan avide ;
Triton suivit l'ardente Néréïde ;
Et Palémon, s'abymant sous les eaux,
Pressa Doris sur un lit de roseaux.
Junon, donnant l'exemple à ses déesses,
Tint Jupiter pâmé dans ses caresses.
Diane même, au fond de ses forêts,
Dut à l'amour certains plaisirs secrets.
Le dieu du fleuve, au lit de sa Naïade,
Faune, Égipan, et Satyre et Dryade,
Tout éprouvant le charme de ce jour,
Par l'amour même on célébra l'amour.
Tel fut l'attrait des Graces immortelles.
Vous que j'enseigne, enchantez-nous par elles ;

Associez à leur accord charmant,
Les jeux badins, le folâtre enjoûment,
Le rire aimable, ami de la jeunesse ;
Né de la joie, il la produit sans cesse
Flatte l'espoir, inspire le desir,
Et peint les traits des couleurs du plaisir.
Plus enchanteur, plus éloquent, plus tendre,
Un doux sourire en fera plus entendre.
D'un autre charme on connoît tout le prix :
Il est des pleurs plus touchans que les ris.
Par un perfide Ariane abusée
Armoit les dieux contre l'ingrat Thésée,
Et l'œil mourant, le sein baigné de pleurs,
Sur un rocher leur contoit ses douleurs.
Un dieu paroît : les ris et la jeunesse
Font retentir mille chants d'allégresse,
Et les amours se jouant sur son char,
En font jaillir des ruisseaux de nectar.
Du dieu du thyrse elle arrête la course ;
Il voit ses pleurs ; il en tarit la source,
Plaint et console une amante aux abois,
Et dans ses bras la venge mille fois.
Ainsi Bacchus, l'ennemi des alarmes,
Le dieu des ris est vainqueur par des larmes.
Trop tôt peut-être, écoutant un vainqueur,

La sœur de Phèdre abandonna son cœur.
Voilez un tems le secret de vos ames :
L'impatience attisera nos flammes.
Que les refus, plus piquans que les dons,
Rendent plus chers les tendres abandons :
Cédez toujours, mais jamais sans défense :
En vous hâtant, faites qu'on vous dévance ;
Retenez bien sur-tout cet heureux mot,
Ce doux *nenni* qui plaît tant à Marot.

O vous en qui moins de beauté, plus d'âge,
Ont de mon art exigé plus d'usage,
Parez l'autel où doit fumer l'encens ;
Touchez le cœur, mais attachez les sens ;
Dérobez-nous, sous des ombres discrettes,
L'intérieur des premières toilettes.
Des soins prudens et des besoins secrets
L'œil du matin verra tous les apprêts.
Que la parure, habile enchanteresse,
Sous ce qui plaît dérobe ce qui blesse.
Qu'un sein trop humble, à sa place arrêté,
Offre un amour, de son frère écarté.
L'art des atours compose en apparence
Un port brillant dans sa juste élégance :
Il donne, il cache, il place l'embonpoint,
En modélant les formes qu'on n'a point.
Voyez l'Iris qui colore un nuage,

Usez ainsi, mais tempérez l'usage
D'un incarnat à Cythère apprêté,
Ame du teint, pastel de la beauté.
Dans une glace, école du sourire,
De vos attraits établissez l'empire ;
Et de l'art seul tenant ce qu'il leur faut,
Faites rougir la nature en défaut.
Lorsqu'on a fait la conquête d'une ame,
L'art plus savant est de nourrir sa flâme.
Je sais qu'amour, en ses jeux inconstans,
Est, pour s'enfuir, aîlé comme le tems ;
Même à jouir s'use la jouissance.
De deux amans, l'un plutôt en balance
Perd l'équilibre, et lassé d'être heureux,
Pour trop brûler, n'a bientôt plus de feux.
Suivez de l'œil ces jeunes hirondelles
Qui fendent l'air en se touchant des aîles ;
Des deux oiseaux partis du même essor,
L'un est tombé, quand l'autre vole encor.
Eveille-toi, daigne encor me connoître,
Peuple amoureux : peux-tu cesser de l'être ?
Le péril suit un amant jusqu'au port ;
S'il s'y repose, il sommeille et s'endort.
Pour l'exciter, cherchons-lui des obstacles :
Par eux l'amour opère ses miracles.
Heureux qui craint les chaînes d'un époux,

Les yeux d'un père, et les pas d'un jaloux!
L'amant glacé qui jouit sans contrainte,
Voit sans plaisir ce qu'il obtient sans crainte;
Et le stilet, l'escalade et la nuit
Prêtent un charme aux beautés que l'on suit.
L'enfer, Argus, et Junon irritée,
Rendent plus belle Io persécutée.
Le tête-à-tête au début si charmant,
Passe à la fin du délire au tourment.
On s'est tout dit, et l'amante s'accuse
Près de l'amant bégayant une excuse.
D'un peu d'absence inquiétez l'amour,
Et vendez-lui le plaisir du retour.
Craignez des nuits la longueur redoutable:
Il n'est qu'un tems pour la trouver aimable.
Quand du plaisir le trait est emoussé,
Plus d'un athlète avant l'aube glacé,
Attend le jour, se morfond et se gêne:
Il faut un dieu pour une nuit d'Alcmène.
Par un utile et dangereux secours,
La jalousie aide encore aux amours.
Mais n'aimons pas comme on dit qu'on déteste;
Fuyez ce monstre, à qui tout est funeste,
Qui, n'écoutant qu'un soupçon orageux,
Se plaint des ris, s'effarouche des jeux.

Le

Le nom d'amour est du fiel en sa bouche;
Sa main flétrit les roses qu'elle touche;
Tout l'empoisonne, et malgré sa noirceur,
Du tendre amour elle se dit la sœur.
Ah! connoissez une autre jalousie:
D'amour, d'espoir et de crainte saisie,
Les yeux en pleurs et les cheveux épars,
Levant au ciel le feu de ses regards,
Sans invoquer Médée et sa magie,
Sa douce voix soupire une élégie;
Le prompt oubli succède à son erreur;
Tendre à l'excès, elle aime avec fureur,
Soupçonne, éclate, accuse, mais pardonne,
Et rend heureux Pâris aux pieds d'OEnone.
Telle n'est point la tempête des airs,
Lorsque Junon, parcourant l'univers,
Met tout en feu pour un époux volage:
Mais telle Iris, plus calme en son nuage,
En soupirant verse encore des pleurs,
Revoit son astre, et reprend ses couleurs.
Souvent l'humeur d'une maîtresse altière
Fait d'un reproche une rupture entière.
Je n'ose aussi prescrire à deux amans
L'art dangereux des raccommodemens.
Pour ranimer un feu que le tems glace,
Paroissez craindre un coup qui vous menace.

Le sentiment, foible, éteint à moitié,
Renaît bien vîte aux pleurs de la pitié.
Je le redis enfin : que le mystère
Soit à l'amour un rempart salutaire.
Ce dieu sera vainqueur de tout effort
S'il s'y retranche, et vaincu s'il en sort.
Qu'à pas comptés la sûreté vous guide :
Au bout du monde est le palais d'Armide :
Et quand l'amour vole au sein de Psyché,
C'est un désert où l'amour est caché.
Tel est, Daphné, l'encens que je t'adresse ;
Je dis mon culte, et voile ma déesse.
Sous un nom feint le tien est adoré,
Et de nos feux l'asyle est ignoré.
Pour y tracer la volupté suprême,
Je te peindrai, toi, la volupté même.
Accourez tous, amans faits pour m'ouir ;
J'ouvre les cieux, et j'enseigne à jouir.

Fin du second Chant.

CHANT TROISIÈME.

VÉNUS, ô toi, déesse d'Epicure !
Ame de tout, qui remplis la nature,
Qui, mariant tant d'atômes divers,
D'un nœud durable enchaîne l'univers,
C'est toi qui vis dans tout ce qui respire :
Mais c'est dans l'homme où siége ton empire.
Tu descendis au terrestre séjour,
Pour l'animer du sympatique amour.
Il est des sens, émanés de ta flâme,
Trésors de l'homme, organes de son ame,
De sa jeunesse aimables enchanteurs,
Et de l'amour rapides inventeurs.
Ces rois de l'homme ont un roi qui les guide,
Et sur eux tous c'est l'instinct qui préside.
Sœur de l'instinct, la curiosité
Devant ses pas fit briller sa clarté,
Leva son voile entr'ouvert à mesure,
Guida ses pas tournés vers la nature,
Et par dégrès ménageant ses desirs,
Pour tous les sens trouva tous les plaisirs.
Pour ces plaisirs qu'on blâme et qu'on adore

L'antique erreur a condamné Pandore,
Lorsqu'apportant le bonheur en son sein,
Des passions elle enfanta l'essaim.
L'homme avant elle, et sans ame et sans force,
D'aucun penchant ne connoissoit l'amorce;
Séché d'ennuis, de langueurs consumé,
Obscur, rampant, vivoit inanimé,
Réduit, sans voir, sans jouir, sans connoître,
Au froid plaisir de végéter et d'être :
Par ses trésors que le ciel dispensa,
L'homme eut une ame, il sentit et pensa.
Mais c'est l'amour, source heureuse et féconde,
Qui de ses dons fut le plus cher au monde.
S'il eut alors des succès éclatans ;
Si l'art d'aimer fut le même en tout tems,
L'art de jouir augmenta d'âge en âge.
Le goût, les mœurs, la culture, l'usage,
A ses plaisirs prêtèrent mille attraits ;
A Suze, à Rome on sentit ses progrès :
Quel fut l'amour de Tarquin, de Clélie,
Près d'une nuit d'Octave et de Julie ?
Toujours utile aux plaisirs amoureux,
Le luxe a fait le siècle des heureux.
La terre entière, aujourd'hui sa patrie,

A mis son sceptre aux mains de l'industrie.
Dieu des talens, du travail et des arts,
Tout vit par lui, tout brille à ses regards.
Mille vaisseaux élancés des deux mondes
Sont ses autels qui flottent sur les ondes,
Pour apporter, plus prompts que les desirs,
D'un pole à l'autre, un tribut aux plaisirs.
Il est le Dieu des fêtes d'Idalie :
Avec l'amour ce Dieu charmant s'allie,
Dore ses traits, prépare son encens ;
Dans une fête, il réveille les sens :
Sur des coussins il endort la molesse :
Son opulence invite à la tendresse ;
Ses dons vainqueurs soumettent la fierté,
Et sa richesse embellit la beauté.
Sans lui pourtant, riche assez de lui-même,
L'amant heureux jouit de ce qu'il aime,
Et j'établis dans nos tendres désirs,
Le sentiment, base de tous plaisirs.
La volupté, profonde, inaltérable,
Dans l'ame seule a sa source durable.
L'ame écartant le terrestre bandeau,
De Promethée allume le flambeau,
Nous ouvre enfin cette route embrasée
Par où l'amour mène à son Élisée.
Connoissez donc ses élans, ses transports.

Le Dieu des sens peut triompher alors,
S'unir à l'ame, y verser son délire,
Et rendre au cœur le charme qu'il en tire.
Mais redouté, possesseur trop heureux.
L'excès fatal du tribut amoureux.
Qu'un salamandre en ses premiers vestiges,
Tombe énervé pour conter ses prodiges:
Un sage athlète, au combat plus certain,
Retrouve au soir ses combats du matin;
Silène a bu, mais la soif qui lui reste
Surnage encor sur sa coupe céleste.
Aimons ainsi, l'amour doit avec soin
Laisser grossir le torrent du besoin.
Que le vainqueur, dans les courses d'Elide,
Arrive au but du pas le plus rapide;
Qu'un amant soit, pour remporter le prix,
Lent à la course, aux tournois de Cypris:
Dans mes amours, c'est vous que je préfère,
Jeux suspendus, plaisirs que je diffère;
Durant un siècle aux portes du desir,
Eternisons la chaîne du plaisir.
Qu'un calme utile au délire succède,
Que la folie occupe l'intermède:
Mille baisers donnés, pris et rendus,
Cent petits noms, sans ordre confondus,
Sermens, soupirs, jusqu'au silence même,

Tout est divin aux bras de ce qu'on aime.
Rappellez-vous par des récits charmans,
De vos amours l'attente et les tourmens,
Les premiers jeux d'une pudeur timide,
Et cette nuit où l'on fut un Alcide:
Un mot, un geste, un caprice, un desir,
Change soudain l'attaque du plaisir.
On veut, on tente une approche nouvelle:
Tel Phidias ajustoit son modèle.
L'amant heureux qui veut l'être long-tems,
Fuit du soleil les rayons éclatans:
Dans un jour doux, ni trop vif, ni trop sombre,
La nudité veut pour gage un peu d'ombre.
L'âge et Lucine altèrent mille attraits;
La beauté même a toujours ses secrets.
Du Dieu du jour Vénus fut adorée;
Mais tant d'éclat effraya Cythérée,
Et la déesse évitant ses regards,
Pour se cacher prit les tentes de Mars.
Couple amoureux, par cette loi prudente,
Le péril cesse, et le plaisir augmente.
Redoutez donc le coup d'œil hasardeux
D'un examen fatal à tous les deux.
Ma voix dictoit ces maximes connues,
Quand tout-à-coup fendant le sein des nues,

L'amour lui-même a suspendu mes sons.
Cesse, a-t-il dit, de trop vagues leçons ;
A mes plaisirs prête un autre langage ;
Fuis le précepte, enseigne par image :
Monte et suis-moi. Son char étincelant
M'a fait voler par un sentier brûlant.
J'ai vu Paphos, Amathonte et Cythère ;
Je l'ai suivi dans l'isle du mystère.
Viens, m'a-t-il dit, entends ici ma voix.
Ecoute, écris, et peins ce que tu vois.
Eh! de quels traits, Amour, puis-je décrire
La volupté, reine de cet empire ?
Je vis son temple où brilloient tous les arts.
Le frontispice, éclatant aux regards,
Fait voir ces mots gravés pour tous les âges :
Jouir est tout : les heureux sont les sages.
Là, présidant aux plaisirs amoureux,
Déesse heureuse, elle y rend tout heureux.
Elle jouit, s'endort, ou se réveille,
Aux sons flatteurs qui charment son oreille.
De son pouvoir le trône solemnel
Est une alcove, un lit est son autel.
Près d'elle assis, dans son apothéose,
Est le bonheur, le front paré de rose.
L'espoir brillant, de faveurs entouré,
La pamoison, l'œil au ciel égaré,

La jeune audace et la langueur mourante,
Des doux baisers la foule renaissante,
Le rapt vainqueur, l'attentat libertin,
Le Dieu charmant des songes du matin,
Voilà sa cour. La jeune souveraine,
D'un holocauste à toute heure certaine,
Voit jour et nuit sur des cœurs palpitans,
Sacrifier des prêtres de vingt ans ;
Et tour à tour, dans ces jeux qu'elle anime,
Elle sourit au cri d'une victime.
Plus incertain du choix des voluptés,
Je parcourus ces jardins enchantés.
Dans le séjour d'une éternelle aurore,
Les soins de l'art, les prodiges de Flore,
Ont surpassé les chefs-d'œuvres unis
D'Alcinous, Lucullus, Adonis.
Du sein riant qu'étale la nature,
Naît le parfum, l'émail et la verdure ;
Des bois profonds, des portiques ouverts,
Les chants d'amour de mille oiseaux divers,
L'onde et ses jeux, la fraîcheur et l'ombrage,
De la mollesse offrent par-tout l'image,
Et font sentir aux sujets de l'Amour,
L'esprit de feu qui règne en ce séjour.
Là, figurés par des marbres fidèles,
Les Dieux amans sont offerts pour modèles.

Sous mille aspects, leurs groupes amoureux
De la déesse expriment tous les jeux.
C'étoit Léda sous un cygne étendue,
Neptune au sein d'Amymone éperdue,
Vénus aux bras d'Adonis enchanté.
Là, tout objet, vu pour être imité,
Fait une loi. Sous cent formes lui-même,
Jupiter dit comme il faut que l'on aime.
Suivons des dieux dont l'empire est si doux;
Adorons-les ces dieux faits comme nous.
D'autres objets qui peuplent ces ombrages,
Sont de l'amour les mobiles images;
Sur des gazons couronnés de berceaux,
Au fond des bois, dans les prés, dans les eaux,
Par mille jeux, mille études charmantes,
Cupidon même enseigne mille amantes,
Se reproduit sous les formes qu'il prend,
Toujours le même et toujours différent.
Loin de ses sœurs, une grace timide
Suit dans les bois un faune qui la guide.
Tendre et farouche, elle veut et défend,
Contient le faune à demi-triomphant,
Fuit et l'appelle, et pardonne, et s'offense;
Pour mieux jouir suspend la jouissance,
Prépare, amène, augmente ses desirs,

Par des baisers, précurseurs des plaisirs,
Ne rougit plus de parler et d'entendre,
S'émeut, arrive au transport le plus tendre.
C'est Aglaé qui commande à son tour,
Et qui provoque et l'amant et l'amour,
Reçoit, rend tout, et mourant de tendresse,
N'accuse plus qu'un retard qui la blesse.
Près d'un autel, sous des pampres divins,
Dansoient au loin Ménades et Sylvains.
Aux yeux de tous, une folle Bacchante
Paroît en l'air aux bras d'un Corybanthe,
S'agite au bruit du cistre qu'elle entend,
Et veut l'excès du plaisir d'un instant.
Sa voix l'anime, et sa main chancelante
Presse un raisin sur sa bouche brûlante.
La double ivresse opère tour à tour;
Bacchus reçoit les victimes d'amour;
Et la Thyade, en sa fougue nouvelle,
Chante Evohé, danse, boit et chancelle,
Peint son ivresse aux pas qu'elle décrit,
Et tombe aux pieds de Silène qui rit.
De cette orgie où régnoit le délire,
Aux bains d'amour, un autre objet m'attire.
L'amant qui touche à ces magiques eaux
Reçoit une ame et des sens tout nouveaux.
Dans un bassin creusé par la nature,

Sur un fond pur, dort une onde aussi pure :
C'est là qu'Olympe a suivi son amant.
A peine Iphis y descend un moment,
Qu'en lui s'allume une flamme nouvelle :
Olympe est nue, Iphis est nu comme elle :
Elle en rougit, et fuyant de ses bras,
Cherche dans l'onde un voile à ses appas ;
Il suit, l'atteint, et cette onde écumante
Reçoit Iphis aux bras de son amante.
Tous deux unis, sur le sable étendus,
Le flot pressé ne les sépare plus.
Sous les efforts de l'amant qui surnage,
L'eau qui s'agite inonde son rivage,
Et loin de nuire à leurs sens allumés,
Produit les feux dont ils sont consumés.
Telle n'est point avec sa cour austère,
Diane, au bain, tristement solitaire.
Mais telle on vit la source de ces eaux
Où Salmacis brûloit dans ses roseaux,
Lorsqu'en ses bras la jeune enchanteresse
D'Hermaphrodite excita la tendresse,
Lorsque tous deux enivrés, éperdus,
L'amour unit leurs sexes confondus.

Mais quelle fête au temple me rappelle ?
Quel chant de joie y cause un nouveau zèle?
Tout s'y prépare au sacrifice heureux

De deux amans liés des premiers nœuds.
L'amour amène aux pieds de l'immortelle,
Zélide, Agis, colombes dignes d'elle.
Tous deux sans art, brillans de ces attraits
Où la jeunesse imprima tous ses traits,
Tous deux comblés des dons du premier âge,
Ils s'adoroient : mais foible en son hommage
L'amour captif attendoit son essort ;
Ils s'adoroient, mais s'ignoroient encor.
Ils s'épuisoient en stériles caresses,
Se prodiguoient d'inutiles tendresses.
Troublés, confus, leurs sens embarrassés
En leur parlant, ne parloient point assez.
Entends nos vœux, dit-il, vois les prémices
De deux amans qui cherchent tes délices.
Du dieu des cœurs nous connoissons la loi :
Dignes de lui, rends-nous dignes de toi.
Pour mériter tes chaînes fortunées,
Accrois nos sens, ajoute à nos années :
Aide à l'amour qui s'épuise en desirs :
Il donne un cœur, tu donnes les plaisirs.
Amans, dit-elle, oui, vous m'allez connoître ;
Venez jouir, et commencer à naître.
En les liant de festons amoureux,
De sa main même elle en serre les nœuds.

On les conduit par son ordre suprême,
Au fond du temple, au lit de l'amour même,
Lieu de délice, au vulgaire caché,
Où triompha le monstre de Psyché.
Sans la pâleur des flambeaux d'Hyménée,
S'ouvrit pour eux la couche fortunée.
Là, tout-à-coup élancés, étendus,
Ils sont unis, éclipsés, confondus,
Leur ame entière, et s'égare, et se noie
Dans un abyme et d'ivresse et de joie.
Pour tant d'amour, tant d'objets, tant d'appas,
Leurs sens unis ne leur suffisent pas.
Bientôt Agis en connoît mieux l'usage,
Plus irrité par l'obstacle de l'âge.
Agile et tendre, il presse, il est pressé,
Combat, assiége, embrasse, est embrassé;
Hâte ou suspend un succès trop rapide;
Il soupiroit, il nommoit sa Zélide:
Zélide enfin l'appellant à son tour,
Avec son nom part le cri de l'amour.
Dans le silence, une immobile extase
Rallume, étend le feu qui les embrase;
Sur son amante Agis ouvre les yeux:
Piquante image! aspect délicieux!
Comme l'oiseau dont le vol se déploie,

Qui tout-à-coup plane en l'air sur sa proie;
Agis ainsi de retour au combat,
Reprend son vol, fond, s'élève ou s'abat:
A sa défaite, elle-même conspire;
En se pâmant, Zélide encor soupire;
Agis se meurt, et l'amour étonné,
Deux fois vainqueur, l'a deux fois couronné.
Ivre d'amour, de langueur abattue,
Elle suspend un plaisir qui la tue,
Et dans les bras d'Agis et du sommeil,
Tombe et s'endort dans l'espoir du réveil.
Plus vigilant, plus heureux que Céphale,
Agis s'éveille, et l'aube matinale
Offre à ses yeux, par de nouveaux appas,
Des voluptés qu'il ne connoissoit pas.
Zélide alors sans crainte, sans alarmes,
Aux yeux d'Agis prodiguoit tous ses charmes.
L'amour, un songe, et leurs douces chaleurs
Couvroient son teint des plus vives couleurs.
C'est l'abandon, la langueur, la mollesse,
Et ce désordre où le plaisir nous laisse.
D'un de ses bras, son front s'est couronné;
Sur son amant, l'autre est abandonné;
De ses cheveux les boucles étalées,
Sont dans les fleurs éparses et mêlées;

Son sein respire, et par son mouvement,
Près de son cœur appelle son amant.
Par-tout Agis voit, contemple, dévore
Ce qu'il a vu, ce qu'il veut voir encore.
Sa main avide, au gré de tous ses vœux,
Détache un voile, enlève ses cheveux,
Presse et parcourt le corail et l'albâtre :
Sur chaque objet, un coup d'œil idolâtre
Y précipite un baiser qui le suit
Tel un ruisseau qui serpente et qui fuit,
Se repliant sur sa route fleurie,
Baigne l'émail de toute la prairie ;
Tel est Agis, en vainqueur satisfait,
Il s'applaudit des ravages qu'il fait,
Et reconnoît sur des traces charmantes,
De ses baisers les empreintes brûlantes.
Tu dors, Zélide, et je jouis sans toi ;
Vois mon bonheur, regarde, écoute-moi ?
J'ai cent plaisirs, tu n'as qu'un vain mensonge,
Et je te vois, quand tu ne vois qu'un songe.
Il soupira : Zélide l'entendit,
Ouvrit les yeux, soupira, s'étendit,
Leva sa main ; hélas ! sa main timide
N'osoit tomber : Agis en fut le guide....
A cette approche, un feu qui les brûla

De veine en veine aussitôt circula.
Zélide, Agis, sur leurs bouches de flâme
Réunissoient les moitiés de leur ame.
Et si leur bouche est oisive un moment,
Organe utile à leur emportement,
Elle confond ces paroles de joie
Qu'à son amant une amante renvoie,
Ces mots, ces cris, ces soupirs agaçans,
Aiguillons sûrs des plaisirs renaissans.
Où suis-je, amour, et quel feu me dévore ?
Quels traits, dis-moi, peux-tu lancer encore ?
De tes fureurs cesse de m'agiter :
Pour trop sentir, je ne puis plus chanter.
Ici, Daphné, couronne ton ouvrage ;
De nos plaisirs, vois si j'ai peint l'image.
Pour toi, l'amour dictant ce que j'écris,
T'en fit l'objet, et le juge et le prix.
Ouvre les yeux, son flambeau va te luire ;
Vois, connois tout. Le charme est de s'instruire.
Suis pas à pas ton instinct curieux ;
C'est un bonheur inconnu même aux dieux ;
Ils savent tout. Adore ton partage,
Sors doucement du berceau de ton âge.
J'aime une fleur lente à s'épanouir :
C'est par dégrès qu'il faut plaire et jouir.

Hélas ! mon ame, à l'amour toute entière,
Trop diligente épuisa la matière ;
Je dévoilai les secrets de Cypris :
Amour, pourquoi m'en avoir tant appris ?
Ou, que ne puis-je, ô maître que j'adore,
Oublier tout, pour m'en instruire encore !

Fin du troisième et dernier Chant.

PHROSINE ET MÉLIDORE,

POËME.

CHANT PREMIER.

Muse plaintive, ô toi qui fais répandre
Ces pleurs touchans, délices d'un cœur tendre !
Des vrais amans, toi qui peins le malheur,
Donne à ma voix l'accent de la douleur.
Que la pitié, les regrets, les alarmes,
Où l'intérêt fait trouver tant de charmes,
En soupirant, accompagnent tes pas.
Toi qui chantois Léandre et son trépas,
Sur ce rivage où l'Amour pleure encore,
Chante avec moi Phrosine et Mélidore.
Noms immortels, noms si chers à l'amour,
L'oubli vous rend à la clarté du jour.
Près des écueils de Caribde et de Scylle,
Paroît Messine aux rives de Sicile.
Là cent palais, souverains de ses mers,
Le pied dans l'onde, ont le front dans les airs.
Son port superbe, abri de la fortune,

Sauve Plutus des fureurs de Neptune ;
Tout l'or de l'Inde éclatte sur ses bords ;
Mais c'est en vain que l'Asie et ses ports
Comblent le sien de richesses nouvelles,
Ses vrais trésors étoient deux cœurs fidèles.
Là, Mélidore avoit reçu des cieux
Des biens sans nom, des vertus sans aïeux ;
Là dans le sein d'une illustre famille,
Des Faventins on voit briller la fille.
Peindrois-je, ô dieux ! sa grace et ses attraits ?
Que l'art fécond forme les plus beaux traits,
Qu'il embellisse, exagère, imagine,
Il rend Vénus, et ne rend pas Phrosine.
Son ame étoit le pur souffle des dieux ;
Un doux rayon éclatoit dans ses yeux,
Son âge heureux sortoit de son aurore ;
C'étoit le teint et la taille de Flore ;
C'étoit d'Hébé le sourire vainqueur,
Et cette voix, l'écho touchant du cœur.
Son cœur enfin fut le don trop funeste
Qui couronna, mais perdit tout le reste.
Long-tems l'Amour, tremblant à ses genoux,
En fit l'espoir et le tourment de tous ;
Dans son carquois ses traits dormoient encore,

Mais

Mais à Phrosine il fit voir Mélidore.
De leurs regards partit un double éclair
Pareil à ceux qui se croisent dans l'air.
Rapide élan, tendre accord, bien suprême,
Moment d'extase, où l'on plaît comme on aime.
Ce fut aux jeux qu'on célébroit au port,
Qu'Amour en eux montra ce doux rapport.
Mille beautés, dans ces fêtes brillantes,
Voguoient en mer sur des barques galantes,
Phrosine y vint, Mélidore y courut ;
Pour eux la fête aussitôt disparut ;
Sans se parler leurs regards s'entendirent ;
De leurs transports leurs ames s'applaudirent.
Tout le progrès, tout l'effet que produit
Le cours du tems, d'un instant fut le fruit :
Le tendre aveu de leur commune atteinte,
Fait sans détour, fut écouté sans feinte ;
Mais des rivaux l'attente et le courroux,
L'œil des parens, le reveil des jaloux
Vint arrêter l'amour dans sa carrière,
Et de l'obstacle éleva la barrière :
Phrosine avoit deux frères, ses tyrans,
Deux Faventins, orgueilleux de leurs rangs :
L'un c'est Aymar, ivre de sa naissance,

Des plus grands noms recherchant l'alliance ;
Jule étoit l'autre ; un trait empoisonné
L'avoit rendu plus craint que son aîné.
Dès son jeune âge un amour trop funeste
Livra son ame aux flammes de l'inceste.
C'est un regard aussi pur que le jour,
Qui donna l'être au plus impur amour.
Tel le poison dont Circé fait usage,
Naît du soleil, honteux de son ouvrage.
Le même jour qu'Aymar ambitieux,
Sacrifiant Phrosine à ses aïeux,
Nomme l'époux que son choix lui destine ;
Ce jour là même, à sa sœur, à Phrosine,
Jule, en secret, avouant ses ardeurs,
Lui dévoila son crime et ses fureurs.
« Ma sœur, dit-il, tu vas frémir sans doute ;
» Plains-toi, rougis, frissonne, mais écoute :
» Enfin mon cœur échappe à mes efforts,
» En te voyant, je cède à ses transports.
» Je ne puis plus te cacher qu'il t'adore ;
» J'étouffe en vain le feu qui me dévore ;
» Hélas! ce feu s'accroît, loin d'expirer ;
» Par mes efforts je l'excite à durer,
» Et je me fais une guerre cruelle.
» Pourquoi le ciel, en te créant si belle,

» S'il m'a connu, m'a-t-il mis près de toi ?
» De t'adorer il m'imposa la loi.
» Rappelle ici le berceau de notre âge,
» Nos premiers goûts, nos jeux, notre langage,
» Cette union, ces faveurs, ces plaisirs
» Que permets l'âge à d'innocens desirs.
» Jeune imprudent, sans remords, sans alarmes,
» Je m'enivrois du poison de tes charmes.
» Mon cœur enfin te parla sans détours ;
» La voix du sang fut celle de l'amour.
» J'en vis le crime, et ne pus m'en défendre.
» Phrosine!... Ah dieux! tu frémis de m'entendre ;
» Demeure, entends... j'expire, si tu fuis.
» J'ai si long-tems dévoré mes ennuis !
» Mais ton hymen aujourd'hui m'assassine.
» Un autre, ô ciel! dans les bras de Phrosine!
» Un autre!... Et moi, déchiré nuit et jour,
» J'aurai sans toi mon crime et mon amour!
» Pardonne ou frappe : indulgente ou sévère,
» Parle, et choisis d'un époux ou d'un frère :
» Si je te perds, je suis mort : et ta main,
» En se donnant, me percera le sein. »
Que devint-elle, à cet aveu terrible ?

Phrosine éprouve un sentiment horrible,
Mêlé d'effroi, de honte et de pitié.
Jule avoit eu sa plus tendre amitié ;
Sans cet amour, Jule etoit digne d'elle,
Mais détestant sa flamme criminelle,
Elle recule et détournant les yeux,
Fuis-moi, dit-elle, abandonne ces lieux ;
Va, ne crains pas l'époux qu'on me destine,
Et si tu peux, garde un frère à Phrosine.
De cet hymen un bruit sourd répandu
Fit accourir Mélidore éperdu ;
Et cet amant, apportant ses alarmes,
Vint à Phrosine arracher d'autres larmes.
Ainsi l'orgueil, la nature et l'amour,
Par trois liens l'enchaînoient tour à tour.
Sans cesse Aymar lui parloit d'hyménée ;
Jule traînoit sa vie infortunée ;
Et par tous deux Mélidore alarmé,
Goûtoit en vain le bonheur d'être aimé.
Né sans noblesse, il crut que l'opulence
Des Faventins tenteroit l'alliance.
Ainsi l'amour, sur les aîles du vent,
Le fit courir aux portes du Levant.
Ligués pour lui, Mars, Éole et Neptune
Accéleroient le cours de sa fortune ;
Par leur objets rendus plus précieux,

Ses biens sacrés intéressoient les dieux.
Riche, sur-tout d'un espoir inutile,
Il vole, arrive au phare de Sicile.
Il voit Phrosine : il croit que ses destins
Vont l'égaler au sort des Faventins.
Phrosine même en conçoit l'espérance ;
On parle, on presse, on discute, on balance.
Enfin la gloire étouffant l'intérêt,
L'amour reçoit le plus fatal arrêt.
Jule amoureux nuit sur-tout à leurs flâmes.
Le désespoir s'emparé de leurs ames.
Adieu, Phrosine, adieu, j'ai tout perdu,
S'écrie alors Melidore éperdu.
Le ciel n'a pu voir unir sans envie,
Mon être au tient, mon destin à ta vie.
Que sert tout l'or que Neptune a sauvé ?
Je perds Phrosine, on m'a tout enlevé.
Dans la mort seule est l'espoir qui me reste ;
Je l'obtiendrai par un exil funeste.
Si j'attachai ma vie à tes appas,
Je dois la perdre où tu ne seras pas.
J'y cours... Tu pars, et je ne puis te suivre !
Dieux ! à quels maux ta fuite ici me livre !
L'hymen, l'amour vont me persécuter.
Non ! pour te voir, j'oserai tout tenter.
Espère, attends ; ranime mon courage :

De ce jardin le mur touche au rivage ;
Près de la mer il peut te ménager
Un accès libre et loin de tout danger.
Voilé par l'ombre, aidé par le mystère,
Tu guideras ta marche solitaire.
J'ai tes sermens, je t'ai donné ma foi ;
Phrosine a-t-elle à rougir avec toi ?
L'amour enfin, ton salut me décide ;
Ma jeune esclave Aly sera ton guide.
Sur nos tyrans les pavots tomberont,
Et Mélidor et l'amour veilleront.
De quel espoir son alarme est suivie
A ce discours, à ce souffle de vie !
Pour mieux tromper des yeux encore ouverts ;
Il feint alors d'avoir rompu ses fers ;
Et cependant il brule de voir naître
L'heure où Phrosine ordonne de paroître.
Elle ignoroit qu'Aymar, par ce détour ;
Souvent la nuit sortoit de ce séjour.
La lune au ciel éclatoit sans nuage ;
Quand Mélidore, arrivant au passage,
Ouvre et soudain voit Aymar, en est vu ;
Chacun, frappé d'un aspect imprévu,
Frémit, recule, hésite et se regarde.
Bientôt armé, l'un et l'autre est en garde.

Le fer se croise, et le trait à la main,
Long-tems la mort vole autour de leur sein.
Enfin Aymar redoublant son audace,
Cherche le coup qui l'étend sur la place.
Jule amoureux tout plein de ses malheurs,
Là très-souvent promenoit ses douleurs.
Cette nuit même, errant sur le rivage,
Il voit de loin le combat qui s'engage.
Il vole, accourt, trouve Aymar abattu,
Qui s'écrioit : ô Jule ! que fais-tu ?
Venge ton frère. O ciel ! c'est Mélidore !
C'est toi, dit Jule, insolent que j'abhorre !
Dans ton vil sang j'éteindrai ton amour :
Meurs, traître ! il dit, et combat à son tour.
Quittant alors la terrasse voisine,
Aly vient, voit, tremble, et vole à Phrosine.
Phrosine accourt, et d'un œil éperdu,
Voit sur le corps de son frère étendu,
Son frère armé qui combat Mélidore.
De Jule atteint, le sang couloit encore.
Elle s'élance au milieu de leurs coups.
Cruels ! dit-elle, ô ciel ! que faites-vous ?
Percez Phrosine, ou rendez-lui vos armes.
Ce nom, ces cris, ces beaux yeux tout en larmes,
Ses bras enfin qu'elle levoit aux cieux,

Calment d'abord deux tigres furieux.
Phrosine voit Aymar sur la poussière,
S'y précipite, et l'embrasse et le serre.
On vient en foule. Un autre sentiment
La fait trembler pour son cruel amant.
Va, fuis, dit-elle, adieu. Phrosine reste
Dans les horreurs de cet état funeste.
Aymar vécut après de longs secours.
Jule guérit, et soupire toujours.
Au désespoir se livra Mélidore;
Contraint de fuir un séjour qu'il adore,
De sa main même il brûle ses vaisseaux;
Fait croire à tous son trépas dans les eaux;
Et dérobant les apprêts de sa fuite,
De ses rivaux évite la poursuite;
S'il traîne ailleurs un sort irrésolu,
S'il vit enfin, Phrosine l'a voulu.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

Non loin du port, au couchant de la ville,
Du fond des eaux paroît sortir une isle,
Un triste écueil, un rocher menaçant;
L'onde en courroux s'y brise en mugissant.
L'un de ses flancs, moins battu par l'orage,
Permet l'abord d'un asyle sauvage.
L'espace étroit du rocher entr'ouvert,
D'herbe, de mousse et de rameaux couvert,
Étoit l'abri d'un pieux solitaire,
Vieux pénitent, fugitif volontaire,
Qui de ce roc ayant fait un saint lieu,
Prioit en paix, et reposoit en Dieu.
Les ans panchoient sa tête octogénaire,
Un sac formoit son vêtement austère;
Sur un cordon sa barbe retomboit,
Et sur son poids un bâton se courboit.
C'est au milieu d'une pente rapide
Que la nature, architecte solide,
Creusa du Saint l'asyle révéré.
Là son autel, d'une lampe éclairé,
Étoit orné de grossières images,
Qui des croyans attestoient les hommages.
Un lit de natte, un oratoire auprès,

De la cellule étoient les seuls apprêts.
Le fond de l'antre offroit une ouverture,
D'où s'épanchoit une source d'eau pure;
Et, loin du bruit que la vague formoit,
A ce murmure un sage s'endormoit.
Son aliment étoit le coquillage,
Qui chaque jour échouoit au rivage;
Un coin de terre avoit lassé jadis
Ses bras, par l'âge énervés et roidis.
Sur le rocher qu'il habitoit encore,
Le désespoir conduisit Mélidore;
Sur une barque en secret amené,
Il se présente au vieillard étonné;
Dit ses malheurs, l'attendrit, et partage
Avec transport cette affreux héritage.
Mon fils, lui dit le solitaire heureux,
Si dégagé des pièges amoureux,
Ton cœur paisible a bien rompu sa chaîne,
Que béni soit l'heureux jour qui t'amène!
Du sort, ici, j'ai défié les jeux;
Toujours serein sous un ciel orageux,
J'ai vu, trente ans, le reflux de cette onde
Qui m'invitoit à retourner au monde.
Il m'a trompé; je l'ai fuis pour toujours,
Mais, quand je touche au dernier de mes jours,

Le ciel sensible écoute ma prière:
J'aurai ta main pour fermer ma paupière.
Tu vois mes biens; succède à mon bonheur,
Fuis sans regret un monde suborneur:
Sers Dieu, voilà l'Être qu'il faut qu'on aime,
Et tout à lui, sois content de toi-même.
Il dit, l'embrasse, et verse dans son sein
Quelques rayons de cet esprit divin;
Mais vainement il combattit sa flâme,
Le calme encor étoit loin de son ame.
Ah! qui pourroit effacer dans un jour
La profondeur des traces de l'amour?
C'est le torrent qui sillonnant la plaine,
A tout empreint du sable qu'il entraîne.
Les prés rougis, les guérets dépouillés,
Marquent les lieux que son cours a souillés;
Mais un printems suffit à la nature
Pour réparer l'émail et la verdure;
La vie entière à peine reproduit
La paix du cœur qu'un seul instant détruit.
Bientôt l'hermite au bout de sa carrière
Vit sans regrets s'éclipser la lumière:
La faulx du tems l'étendit au tombeau,
Et ce désert eut un maître nouveau.
Ce n'étoit plus cet habitant paisible,
Cet heureux sage, au trouble inaccessible,

Dont aucun choc n'ébranloit la vertu ;
Qu'on vit semblable a ce rocher battu,
Qui resistant aux tempêtes de l'onde,
Se reposoit sur sa base profonde,
C'est un amant agité, sans repos,
Tel qu'un navire emporté par les flots.
Étois-tu donc plus tranquille au rivage,
Toi dont le ciel éprouva le courage ?
Quels maux en foule il étendit sur toi,
Depuis ce jour de combat et d'effroi !
Mais, faisant tête au destin qui l'opprime,
A tous ces coups Phrosine se ranime.
Son soin actif met tout en mouvement
Pour éclairer le sort de son amant.
S'il vit encor, eût-il traversé l'onde,
Phrosine iroit aux limites du monde ;
Mais les amours n'ont pas volé si loin.
De cette fuite un pêcheur fut témoin ;
Par lui, Phrosine apprend tout le mystère.
A ce rapport un trait de feu l'éclaire,
De son bonheur un rayon se fait voir,
Et rend l'essor aux ailes de l'espoir.
L'astre brûlant dans sa course rapide
Montoit au signe où le lion préside.
Flore expiroit. Les plus vives chaleurs
De Cérès même altéroit les couleurs.

Pour fuir les feux de la voûte éthérée,
Doris cherchoit les grottes de Nérée,
Et l'habitant du terrestre séjour
Ne respiroit que la fuite du jour.
La mer bornant la maison Faventine,
Baignoit les murs qui renfermoient Phrosine ;
Un sur asyle, ignoré dans ses lieux,
Formoit pour elle un bain délicieux.
Là, chaque nuit Phrosine descendue,
Menoit Aly sa compagne assidue.
Là, sans rougir, ses plus secrets appas
Souffroit des yeux qu'elle ne craignoit pas :
Des jours brûlans l'onde appaisoit la flâme,
Sans apporter ce remède à son ame.
Dans le sommeil ses esprits languissans
Avoient fait place à l'erreur de ses sens.
Des régions qu'habitent les mensonges
Etoit parti le plus heureux des songes.
Non, ce vieillard par des hiboux traîné,
Teint de pavots, de crêpe environné ;
Mais un enfant sans voile et sans nuage,
Tout rayonnant de l'éclat du bel âge,
Au doux sourire, au teint frais et vermeil,
Il répandoit les roses du vermeil.
Le mouvement de son aile divine,

Rafraîchit l'air que respiroit Phrosine ;
Sa douce haleine embauma ce séjour.
Ce bel enfant, ce songe étoit l'amour.
Ce Dieu, traçant de subtiles images,
Peint ses rideaux de rians paysages :
Il met la main sur son cœur, et lui dit :
« Sois attentive au sort qui t'est prédit.
» Vois ce empire où Neptune préside,
» Viens-y briller, je t'y fais Néréïde.
» Nymphe nouvelle, ose en cet élément
» Suivre l'amour et chercher ton amant.
» Brave les flots, les rochers et l'orage,
» Un Dieu puissant va t'ouvrir le passage ».
Phrosine alors, dans ses destins nouveaux,
Crut se jouer, crut voguer sur les eaux ;
L'amour guidoit sa course fortunée.
Au bord d'une isle elle fut amenée.
« Tu dois, dit-il, y pénétrer un jour,
» Et ton amant est roi de ce séjour ».
Là disparut l'amour et son ouvrage :
Elle s'éveille, adorant ce présage ?
Et, le cœur plein de ce rêve enchanteur,
Elle ose attendre un avenir flatteur.
Avec Aly de ce songe occupée,
Au bain, sur-tout, Phrosine en est frappée.
C'est toi, dit-elle, ô fatal élément,

Qui de mes bras éloignes mon amant !
A l'intérêt, si tes vagues dociles,
Pour les mortels ont des routes faciles,
De ton pouvoir fais un plus digne emploi,
Sers mon amour, élève, emporte-moi.
Unis Phrosine à son cher Mélidore.
En agitant les ondes qu'elle implore,
Soudain le sable échappe sous ses pas ;
Son corps s'étend balancé sur ses bras ;
Ses pieds, de l'onde atteignent la surface,
Un fol espoir animoit son audace.
Aly trembloit, Phrosine s'égarant
Nageoit encor ; mais son cœur expirant,
Trop foible, hélas ! la rappelle au rivage.
» Aly, dit-elle, as-tu vu ! quel présage !
» L'amour, sans doute, écoute mes desirs.
» Il soumet l'onde, et commande aux zéphirs.
» J'irai plus loin » ; elle dit, et s'élance,
Bat, fend la mer, nage à plus de distance ;
Revient, retourne, et jouant sur les eaux,
S'exerce encor à des périls nouveaux.
Ce que l'amour inspire à cette amante,
La jeune Aly, par amitié, le tente.
Un voile tombe, un autre est détaché,
Sous chacun d'eux un amour est caché :
Mais ces attraits, mais leur grace divine,

Rendent hommage aux graces de Phrosine.
Ses lys, sur-tout, triomphent en blancheur,
Et Vénus même envieroit sa fraîcheur.
Aly, dans l'onde où Phrosine l'attire,
Etend un pied, pousse un cri, se retire,
Rentre, chancelle, avance ; et chaque pas
Ensevelit quelqu'un de ses appas.
Elle ose enfin suivre la Néréïde,
Qui, sur les eaux, se soutient et la guide.
Phrosine, Aly, s'exerçoient tour à tour.
Telles on voit au sommet d'une tour
Prendre leur vol deux jeunes hirondelles,
Et l'annoncer par un battement d'aîles.
L'une en tremblant s'essaie à voltiger,
L'autre plus prompte affronte le danger,
Désigne un terme au vol qu'elle médite,
Part, vole, fuit ; sa compagne l'imite,
La suit, l'atteint ; et toutes deux au pair
Vont mesurer les campagnes de l'air.

Fin du second Chant.

CHANT

CHANT TROISIÈME.

LE préjugé, sous des chaînes cruelles
Assujettit l'ame et l'esprit des belles.
Reines des cœurs, mais esclaves des loix,
L'orgueil de l'homme usurpa tous leurs droits.
Il asservit l'idole qu'il encense,
Il rend le culte et ravit la puissance ;
En adorant il règne, dans ses dieux,
Voile un éclat qui blesseroit ses yeux.
Sexe adoré, qu'elle seroit ta gloire,
Si te laissant disputer la victoire,
Tes humbles vœux n'avoient pas limité
Ton apanage aux dons de la beauté !
Telle une source et brillante et féconde
Naît dans l'espoir de parcourir le monde,
Roule ses flots, et d'un cours qu'elle étend,
Promène au loin le tribut éclatant ;
Mais l'art trompeur l'arrêtant sur la rive,
Par cent canaux l'enchaîne et la captive ;
Ainsi borné, son cours infructueux
N'embellit plus qu'un jardin fastueux.
Dans leurs prisons, ces ondes étrangères
N'arrosent plus que des fleurs passagères ;

Rompez la digue, un fleuve naît alors,
S'étend, circule, enrichit tous ses bords,
Répand l'espoir, la vie et la fortune,
Et va grossir l'empire de Neptune.
De la beauté tel seroit le destin.
Brisons ses fers, son triomphe est certain.
Une loi juste attache à son essence
Grandeur, courage, activité, science.
Muses, par vous nous sont donnés les arts,
Diane abat les monstres sous ses dards;
Aux champs Troyens, près d'Hector et
d'Atride
Vénus combat, et Pallas tient l'égide;
Qu'un trait d'audace aussi digne des dieux,
Par un prodige étonne ici les yeux!
Phrosine, esclave au palais de ses frères,
Etoit en butte à des assauts contraires.
Aymar croyoit par un sort inhumain,
Lasser son cœur et conduire sa main:
Cependant Jule, idolâtrant Phrosine,
Rompt en secret les nœuds qu'on lui destine.
Le traître alors, en voilant sa noirceur,
Trompoit les yeux de sa crédule sœur.
A ses côtés Phrosine sans alarmes
S'applaudissoit de l'oubli de ses charmes,
Mais [illegible] au piége, et ne redoutoit pas

Les feux couverts qui dormoient sous ses
pas.
Tel, dans ses flancs, le Vésuve perfide
Semble amortir sa flamme moins rapide.
La terreur cesse: on voit autour de lui
Se rapprocher les troupeaux qui l'ont fui;
Cérès étend sa nouvelle culture,
Quand, tout-à-coup, effrayant la nature,
Le volcan brûle, et son déluge affreux
Couvre les champs de bitume et de feux.
Sous les dehors de son amitié feinte,
Jule à sa sœur ôtoit donc toute crainte:
Ils s'occupoient à d'innocens plaisirs;
Souvent au soir le souffle des zéphirs
Les promenoit sur les vagues profondes.
Tous deux un jour ils vogueient sur les
ondes,
Jule, Phrosine, un guide qui ramoit.
Aly, qu'enfin nul soupçon n'alarmoit,
Restoit au port. Jule aussitôt dans l'ame
Cède à l'espoir de sa coupable flâme.
Quels traits, amour, prends-tu dans ta
fureur?
L'œil égaré, le front pâle d'horreur,
Il voulut rompre un silence farouche;
Le crime hésite à sortir de sa bouche,

Mais dans ses yeux Phrosine a vu sa mort.
« Mon frère, ô ciel! d'où te naît ce transport?
» -- Tu vois, dit-il, la rame qui retombe
» Sur cet abyme ; elle y creuse ma tombe,
» J'y vais périr, si ton cœur plus humain,
» Si ta pitié n'en ferme le chemin.
» Un mot aussi m'ouvrira le ciel même.
» La mort ou toi, c'est le sort de qui t'aime.
» Phrosine, ah dieux! si, perdant ton courroux . . . :
» Nous sommes seuls, j'expire à tes genoux.
» Rends-toi ; je meurs... -- Non, traître, dit Phrosine.
» Ah! descendons sur la rive voisine.
» Jule... obéis... -- Non, reprit-il, attends,
» Je te rendrai libre dans peu d'instans ;
» J'en ai trop fait, trop de fureur m'anime,
» Pour n'emporter que la moitié du crime.
» Jule, en mourant, goûtera la douceur
» De triompher de sa barbare sœur ».
Moment affreux! Phrosine, sans défense,
Voit de la mer la solitude immense,
Se jette aux pieds de son frère inhumain ;
En frémissant, elle baise sa main,
Veut l'arrêter, le conjure, l'appelle.
« Quel lieu! quel tems! diffère au moins, dit-elle ;

» Vois ce forçat ; peux-tu d'un tel regard...
« -- Attends, je vais d'un coup de ce poignard . . . . »
Elle l'arrête, et, sauvant sa victime,
Touche à l'instant de voir combler le crime.
Tel un oiseau, de frayeur expirant,
Voit sur sa tête un faucon dévorant.
Phrosine alors joint l'adresse au courage,
Feint de céder, fuit ses bras, se dégage,
Et dans les eaux se plonge au même instant.
Jule la suit en s'y précipitant.
Il disparoît, et Phrosine surnage ;
De tout son art Phrosine fait usage.
Le matelot vouloit sauver ses jours.
« Va, porte ailleurs, dit-elle, ton secours,
» Sauve ton maître ». Il y vole, et l'amène
A demi-mort étendu sur l'arène.
Phrosine aborde, et du monstre odieux
Dérobe encor le crime à tous les yeux.
La seule Aly sait l'aventure affreuse.
» Hélas! disoit l'amante malheureuse,
» Si par les flots j'échappe à la noirceur
» D'un assassin, d'un lâche ravisseur,
» Ne puis-je, ô mer! les traverser encore
» Pour retrouver le seul bien que j'adore?
» Sauve l'amour, toi qui sauvas l'honneur.

» Je te devrai deux fois tout mon bonheur ».
Par cet espoir et séduite et guidée,
De quel projet elle enfanta l'idée !
Elle a, dit-elle, *en ce pressant danger,*
Fait un serment qu'elle veut dégager ;
D'un saint devoir il faut qu'elle s'acquitte ;
Un vœu l'appelle au rocher de l'hermite.
L'austère Aymar, tyran de ses plaisirs,
Laisse un champ libre à ses pieux desirs.
Mais par les yeux d'une importune suite,
De loin encore il veille à sa conduite.
En peu d'instans on la mène en ces lieux.
Elle a sur-tout un desir curieux
D'en voir l'accès, d'en connoître la plage.
Phrosine monte à cet antre sauvage,
Le front couvert d'un voile pénitent,
Pour mieux tromper l'insulaire habitant.
A chaque pas son ame se déploie,
Et tous ses sens ont tressailli de joie.
L'âpre sentier ne pouvoit l'arrêter ;
Phrosine avoit des ailes pour monter.
Du solitaire enfin elle découvre
Le toit de jonc, qui lui paroît un Louvre.
Les cieux pour elle auroient eu moins d'appas
Que la poussière où s'impriment ses pas.

Comme elle adresse une ardente prière
A chaque endroit de la sainte chaumière !
Ce lieu d'effroi, tombeau de son amant,
Devient pour elle un lieu d'enchantement.
Sans être vue, elle voit Mélidore ;
C'est son amant, c'est l'objet qu'elle adore.
L'austère habit dont son corps paroît ceint,
Relève encor tous les charmes du saint.
Si la langueur dans ses yeux se fait lire,
Elle en jouit ; c'est elle qui l'inspire.
Cent fois Phrosine, en son trouble pressant,
Veut arracher son voile embarrassant.
A le lever sa main est toujours prête ;
La peur toujours l'intimide et l'arrête.
Phrosine, hélas ! tout près de son amant,
Touche ses pieds, baise son vêtement.
« Ange du ciel, je t'implore, dit-elle ;
» Joins ta ferveur à l'excès de mon zèle,
» Et prends pitié de l'objet que tu vois ».
Phrosine achève en étouffant sa voix.
Prête à quitter ce bienheureux rivage,
Elle y suspend une dévote image,
Et pour offrande, en ce lieu d'oraison,
Laisse un tribut des fleurs de la saison,
Part ignorée, et retourne à Messine.
O malheureux ! tu méconnois Phrosine.

C'étoit Phrosine à tes pieds, sous tes yeux!
Quand tu l'appris, qué devins-tu, grands dieux!
Dans cette offrande, ouvrage du mystère,
Il trouve, il lit un billet qui l'éclaire.
Il doute encor, et plein d'étonnement,
Relit ces mots : *Phrosine à son amant.*
« C'est ta Phrosine, ô mon cher Mélidore!
» Qui t'a revu, qui veut te voir encore.
» En vain la mer s'oppose à mon effort,
» O mon amant! je changerai ton sort.
» Pour nous rejoindre, et nous venger du crime,
» L'art et l'amour m'ont soumis cet abyme.
» Je franchirai cet obstacle odieux.
» Demain, quand l'ombre aura voilé les cieux,
» Sur le sommet de ton rocher aride,
» Fais voir au loin un fanal qui me guide.
» J'en ai connu les entours et l'abord.
» Veille sans crainte, attends-moi sur le bord,
» Et tu verras sur la rive écumante,
» Seule à la nage aborder ton amante.
» L'espoir, l'amour, son astre et les zéphirs
» Me conduiront au port de mes plaisirs ».
Il lit; ses pleurs font un voile à sa vue;

Saisi, frappé d'une atteinte imprévue,
Son cœur ému palpite tour à tour
D'effroi, d'espoir, de délire et d'amour.
C'étoit Phrosine! elle a fui, la cruelle!
Il dit, et tombe, en disant : *C'étoit elle.*
Collé sur terre, il y reste attaché,
Baisant la trace où Phrosine a marché.
Il se ranime, il vole à cette image;
Il y contemple une femme à la nage,
Près d'un écueil luttant au sein de l'eau.
Il se voit peint lui-même en ce tableau,
Les bras tendus vers l'objet qui s'approche;
L'amour, assis au sommet d'une roche,
Dans le lointain fait éclater ses feux.
» Ah! je t'entends, dit l'hermite amoureux;
» Mais qu'espérer de ce projet terrible?
» J'y vois, hélas! un obstacle invincible.
» Que veux-tu faire? Attends, tu vas périr.
» Vois quel danger l'Amour te fait courir!
» Phrosine! vois l'abyme que tu passes!
» Ah dieux! ces bras arrondis par les graces,
» Nés pour l'amour, consacrés au repos,
» Sont-ils donc faits pour combattre les flots?
» Non, c'est à moi d'en éprouver la rage.
» O ma Phrosine! entends siffler l'orage.
» La mort te suit, le naufrage t'attend....

» Demeure...» Il parle à cet objet flottant.
Le jour suivant il lui parloit encore :
Sur l'autre bord l'amante qu'il adore,
De tous ses vœux fatiguant les zéphirs,
Pressoit la nuit d'avancer ses plaisirs.
Aly, par zèle, au rocher veut la suivre ;
Par amitié Phrosine s'en délivre ;
Mais sa prudence annonce son retour,
Dès que ses yeux verront naître le jour.
Déjà dans l'onde achevant sa carrière,
L'astre brillant éteignoit sa lumière,
Quand sur ces mers Phrosine ouvre les yeux
Pour voir un astre encor plus radieux.
L'air étoit calme, et la vague tranquille
Applanissoit sa surface mobile ;
Sur l'horizon la lune en renaissant,
Bornoit son orbe au feu de son croissant.
D'autres clartés ne brilloient pas encore.
Déjà Phrosine accusoit Mélidore ;
Lorsqu'un rayon de l'amoureux fanal
De son bonheur lui montra le signal.
Sa main dépouille aussitôt sa parure,
Et l'art banni rend tout à la nature.
Tels d'Amimone on compte les appas
Au bord de l'onde où l'amour suit ses pas ;
Lorsqu'à son gré le zéphir idolâtre

Flatte, caresse, environne l'albâtre
De tout son corps qu'elle plonge à l'instant
Au fond des eaux, où Neptune l'attend.
Phrosine ainsi voloit à sa conquête ;
Un sentiment l'intimide et l'arrête :
En quel état paroîtra-t-elle, ô dieux!
Aux yeux d'un homme! et quel homme! et quels yeux !
Mais son salut impose cette gêne ;
L'amour enfin la décide et l'entraîne.
Il sera nuit ; cet homme est son amant.
Partez, Phrosine, on peut tout en aimant.
Vénus ainsi parut au sein de l'onde.
Applanis-toi, vague altière et profonde ;
Régnez, zéphirs ; vents, soyez retenus ;
Conspirez tous pour cette autre Vénus.

Fin du troisième Chant.

CHANT QUATRIÈME.

SI je tenois les pinceaux d'Ausonie,
Livré sans peine aux écarts du génie,
Je me plairois, Mithologue abondant,
A soulever l'empire du trident ;
Mille Tritons suivant mon héroïne,
La chanteroient sur leur conque divine ;
La Néréïde en gémiroit tout bas,
Et sous les flots cacheroit ses appas.
De ces trésors l'abondance est aride,
L'image est froide où l'intérêt décide.
Hâtons-nous, muse, il faut en cet écrit
Le cœur qui sent, non l'esprit qui décrit.
J'ai, pour toucher, d'assez puissantes armes,
Aly, craintive, est ici toute en larmes,
Là, c'est Phrosine exposant ses beaux jours,
Plus loin l'amant qui craint pour ses amours,
De son rocher l'amoureux Mélidore
N'entend, ne voit, n'entrevoit rien encore.
Il marche, écoute, appelle à tout moment,
De son fanal excite l'aliment,
Monte au rocher, redescend au rivage,
Bénit le calme et conjure l'orage.
Il voit enfin naître un sillon léger,

Un bruit s'élève, aux vagues étranger.
L'objet paroît sur un flot qui bouillonne,
Il meurt de joie, et de crainte il frissonne ;
D'un flot à l'autre il mesure la mer,
Son œil avide a le feu d'un éclair ;
Tout son sang brûle, et tout son cœur palpite ;
L'objet s'approche, et lui se précipite,
L'atteint, l'enlève, au fatal élément.
Ah ! quel fardeau pour les bras d'un amant !
Quel coup, ô ciel, quelle scène inouie !
Mais sa Phrosine étoit évanouie ;
Trop de frayeur, de fatigue et d'efforts
Avoient, hélas ! épuisé ses ressorts.
Quand son amant par cent baisers de flâme,
Rouvre ses yeux, ressuscite son ame ;
Rouvre ses yeux, pleins d'un charme nouveau,
Voile son corps des plis de son manteau,
Puis hors de lui, la contemple et soupire.
« O ma Phrosine ! est-ce toi que j'admire ?
» Toi que j'embrasse? Hélas! est-ce bien toi?
» A quel danger tu voles sans effroi !
» Vois mon bonheur, mais connois mes alarmes.
« A tant d'horreurs exposer tant de char-
» mes » !

L'as-tu bien pu? -- J'aime, j'ai tout osé,
Tu vois, l'amour m'a rendu tout aisé.
» C'est toi, dit-il, ô dieux! quand je t'écoute,
» Quand je te tiens, mon ame encor en doute.
» D'un malheureux qui t'a dit le séjour?
» Tes oppresseurs ont-ils perdu le jour?
» Hélas! par eux, victime infortunée,
» Je te croyois à l'hymen enchaînée.
» Tu m'es rendue, et comment? sur quel
» bord?
» J'ai su, dit-elle, et ta fuite et ton sort.
» Dans ses effets l'amour en nous diffère:
» Le mien agit, le tien se désespère.
» Heureux sans moi, tu vis dans ce séjour;
» Moi, sans te voir, j'eusse expiré d'amour.
» Un an! quel siècle a coulé sur ma vie,
» Depuis l'instant qu'à moi-même ravie
» Je ne t'ai plus. J'ai tremblé, j'ai frémi
» Des attentats de mon sang ennemi.
« L'odieux Jule a redoublé sa rage;
» Le fier Aymar, pressé mon esclavage.
» Je t'ai gardé cet amour immortel
» Que je te jure ici sur ton autel.
» Amant, époux, prêtre, et témoin ensemble,
» Forme et bénis le nœud qui nous rassem-
» ble.

» Le ciel nous voit, il entend nos sermens.
» La loi d'hymen, c'est la foi des amans ».
Et telle fut la foi qu'ils se promirent.
Pour l'assurer leurs deux bouches s'unirent;
L'amour couvrit leur antre ténébreux,
Et l'univers s'anéantit pour eux.
Né du hasard ou d'un fatal augure,
Un bruit soudain fit trembler la nature,
L'onde en fureur battit les fondemens
Du roc affreux, palais de nos amans.
Un coup de foudre en abattit la cime
Qui s'engloutit au centre de l'abyme
Avec un bruit qui cent fois redoubla;
Pareil au bruit des monstres de Scylla.
Les vents, les flots, la tempête et la foudre
Auroient alors réduit le monde en poudre;
Le couple heureux, de sa chûte accablé,
En eût péri sans en être troublé.
Comme enchanté dans leur grotte profonde,
Leur nouvel être habite un nouveau monde,
Et tous leurs sens en un seul confondus,
Semblent s'unir pour aimer encor plus.
L'aube déjà perçant les voiles sombres,
Chassoit du ciel la tempête et les ombres;
Et l'horison, dans un vague lointain,
Étoit rougi des vapeurs du matin.

Quand, l'œil ouvert, Phrosine la première
Voit ce rayon d'importune lumière,
Se plaint du jour qui naît si promptement,
Mais lui fait grace en voyant son amant.
La tendre épouse aux bras de Mélidore
Veut s'arracher, elle y retombe encore.
Lui, qui trembloit des dangers du retour,
La retenoit par tous les noms d'amour.
L'affreux devoir enfin la détermine.
On pleure, on part. Le retour, à Phrosine,
Parut plus long. L'objet étoit changé.
Par l'amour seul l'espace est abrégé,
Et par l'espoir son ame est soutenue;
L'épreuve est faite, et la route est connue.
Phrosine ainsi vogueoit au gré du sort,
Et son Aly se désoloit au port.
De cette nuit elle avoit vu l'orage,
Tout lui sembloit un garant du naufrage,
Quand sur la vague à ses yeux fut rendu
L'objet si cher qu'elle avoit cru perdu.
Aly reçoit dans ses bras tant de charmes,
Et les pressant, les baigne de ses larmes;
Avec transport raconte sa terreur,
De cette nuit lui peint toute l'horreur,
Et d'un succès qu'à peine elle ose croire,
Veut à son tour savoir toute l'histoire.

Tout lui fut dit; le cœur n'oublia rien;
L'amour heureux compte toujours si bien!..
L'amour heureux veut aussi toujours l'être:
Le feu lointain qu'on avoit fait paroître,
Parut encor. Nul astre dans les cieux
Pour l'observer n'exerça tant les yeux;
Nul astre aussi n'eut un cours si fidèle.
Prompte à le voir, dès qu'il se renouvelle,
Phrosine vole à des plaisirs nouveaux,
Descend au bain, se jette au sein des eaux,
Et par son art asservissant Neptune,
Commet aux flots l'amour et sa fortune.
Tout ce qu'on dit des mondes enchantés,
Isles d'amours, temples des voluptés,
Jardins, palais de Vénus et d'Armide,
Tout étoit là dans un désert aride.
Pourquoi faut-il que les tyrans des airs
Les rochers même, et les monstres des mers
Soient adoucis par des amours si rares,
Tandis qu'il est des hommes plus barbares,
Qui, par le crime, aux enfers dévoués,
Troublent des feux du ciel même avoués?
Des Faventins telle on vit la furie.
Jule outragé, l'ame de fiel nourrie,
Las de se taire et confus de parler,
A son bonheur voulut tout immoler.

Si la nature à sa flamme est funeste,
Pour la punir d'abhorrer son inceste,
Il veut armer le ténébreux séjour,
Et mettre aux fers la nature et l'amour.
Messine, alors en prodiges fertile,
Dans son enceinte accordoit un asyle
A ces devins, à ces vils enchanteurs,
De l'avenir dangereux scrutateurs,
Qui, promenant leur misère profonde,
De leur enfer sont l'image en ce monde.
Un monument est le repaire affreux
Où leur Sibylle au teint pâle, à l'œil creux,
Le front couvert de ses rides antiques,
Juge au milieu de trois cercles magiques.
On voit près d'elle à ses cris menaçans
Les spectres vains, les larves impuissans;
Et l'OEmonide, opérant les miracles,
Parle aux enfers, et vomit les oracles:
Son art, sur-tout, excelle à mettre au jour
Tous les poisons, tous les philtres d'amour.
Sur un brasier sa coupe est toujours pleine
De sucs vengeurs instrumens de la haîne.
Sur un autel d'os, de fange et de sang,
D'une effigie elle perce le flanc,
Ou la perfide empoisonne avec joie
Le voile impur qu'à Creuse elle envoie.

A ses secrets Jule ayant eu recours,
Tenta l'effet des magiques secours.
De joie alors la Pythonisse éclate,
Et rit d'entendre un crime qui la flatte.
« Je répondrai, dit-elle, à ton espoir;
» L'enfer a mis ce charme en mon pouvoir.
» Je puis d'un mot unir la sœur au frère,
» La mère au fils et la fille à son père.
» Ainsi brûloient Myrrha, Phèdre, Biblis;
» Mais si Phrosine a vu ses vœux remplis
» D'un autre amour, le charme est impos-
» sible.
» Non, non, dit-il, Phrosine est insensible;
» Ah! crains de voir tous les traits impuissans.
» Crains d'éprouver la glace de ses sens ».
A ce défi, la fatale interprête
Redouble encor le charme qu'elle apprête;
Conjure, évoque, appelle ses démons;
Trois fois sa bouche a répété leurs noms;
Trois fois baissé, son sceptre redoutable
D'un trait magique a sillonné le sable.
L'Érèbe est sourd, un silence profond
Trompe son art, l'étonne et la confond.
Un jour plus pur se fait voir, et la terre,
Loin de s'ouvrir sous ses pas, se resserre.
« Quel signe affreux! dit-elle, on te trahit;

» Sous ton rival l'enfer même obéit.
» Phrosine est tendre, et l'amant qui l'adore
» En est aimé. Jule en doutoit encore.
» Veux-tu, dit-elle, en voir le séducteur?
» Prends ce miroir magique délateur,
» Il apprend tout ». Quel coup d'œil! quelle image!
Jule égaré voit Phrosine à la nage,
La suit, l'observe en cet antre ignoré,
Et dans ses bras voit l'hermite adoré.
Au même tems qu'il frémit de colère,
Le monstre au cœur lui lance une vipère.
Banni soudain de ce cœur ulcéré,
L'amour a fui, l'enfer est demeuré.
Seul à son tour, il conjure, il appelle
Et la vengeance et la rage cruelle;
Des cris plaintifs répondent à sa voix,
Et le Ténare est vaincu cette fois.
Le charme opère, et l'affreuse OEmonide
Arme ses mains d'un flambeau d'Euménide.
« Prends, lui dit-elle, en allumant ses feux;
» Ceux de ta sœur s'éteindront devant eux.
» Garde un présent qui lui sera funeste.
» L'esprit vengeur t'apprendra tout le reste ».
Jule, à ces mots, quitte ces lieux d'horreur,
Marche et ne sait où vomir sa fureur.

Trop

Trop plein de rage, il se plaît à l'étendre
Jusqu'à son frère étonné de l'entendre;
L'un veut punir l'infâme ravisseur,
L'autre avant tout, veut immoler sa sœur.
Aymar, lui-même, invente le supplice,
Et Jule, ô Dieu! Jule en est le complice;
Pour faire luire un signal frauduleux,
On a besoin d'un tems plus nébuleux.
Ce tems arrive; et d'une égale rage
Sur un esquif ils quittent le rivage,
Et vont armés de ce flambeau fatal,
Qui doit servir de perfide fanal.
Phrosine, aux traits de sa fausse lumière,
Rentre soudain dans l'humide carrière.
O malheureuse! où vas-tu? vois ton sort,
Fuis ce rayon, c'est l'astre de la mort.
J'appelle en vain, je la vois qui s'engage
Loin du rocher qu'obscurcit un nuage.
L'esquif s'éloigne en l'égarant toujours,
La mer l'étonne. Un si pénible cours
L'appésantit; elle sent un abyme,
Mais elle voit ce feu qui la ranime.
Elle s'épuise en efforts toujours vains,
Et sans pitié deux frères inhumains,
Pour voir sa mort, reculent devant elle.
Jule un moment flotte, hésite, chancelle

Saisit la rame et veut la secourir.
Non, dit Aymar, le monstre doit périr,
C'est à l'abyme à couvrir cet outrage.
Jule attendri veut adoucir sa rage;
Combat, avance, il tâche quelqu'instant
De la sauver. Phrosine s'agitant
Levoit la tête et prononçoit encore:
Où suis-je? ou vais-je? ô mon cher Mélidore!
Jule attentif au nom de son rival
Frémit, arrête, engloutit le fanal,
Recule encor, et dans la nuit profonde
Livre Phrosine aux abymes de l'onde.
Que n'est-il vrai ce pouvoir enchanteur,
Par qui jadis le ciel réparateur,
En Déïté tranformoit une belle!
Phrosine, hélas! tu serois immortelle,
Et tu péris sans grace et sans retour.
Plus malheureux, ô toi qui vois le jour!
Qui t'apprendra cette horrible nouvelle?
Il tient en vain dans cette nuit cruelle,
Ses yeux ouverts, ses fanaux allumés,
Il a perdu les vœux qu'il a formés.
L'isle d'amour n'a pas vu sa Déesse;
Mille soupçons alarment sa tendresse.
Il va s'en plaindre au fatal élément,
Il en approche. O frayeur d'un amant!

Ma main frissonne à tracer cette image,
Il voit flotter un corps près du rivage;
L'effroi, l'amour précipitent ses pas
Vers ce jouet de l'onde et du trépas.
Quel coup de foudre! ô ciel! c'est son amante
Qu'à ses pieds roule une vague écumante.
C'est elle... Il tombe, immobile, éperdu,
Sur cet objet dans le sable étendu.
C'est elle! Il sort de cette horreur profonde,
Pour détester le ciel, la terre et l'onde.
Sous la pâleur de ses livides traits,
Il voit, contemple, adore ses attraits,
Touche son cœur pour y chercher la vie.
Tout est glacé, la parque est assouvie.
Sur ces débris qu'il presse avec effort,
Sur la mort même il implore la mort:
J'ai tout perdu, s'écrioit Mélidore.
O ciel tu meurs! ô ciel! je vis encore!
Phrosine, attends l'ame que je te doi;
Le jour affreux peut-il luire sans toi?
Quand tu péris, l'univers fait naufrage.
O mer! achève, engloutis ce rivage.
Mer infidèle où brilloient tant d'appas,
As-tu bien pu lui donner le trépas?
C'est elle, ô ciel, qu'on voit sur ton arène,
Rebut des flots dont elle fut la reine.

Hélas ! c'est moi qui la prive du jour !
Pourquoi, cruelle, avoir eu tant d'amour !
J'en fus l'objet ; et c'est moi qui te tue....
Il perd la voix ; et sa bouche éperdue
Dévore encor ces restes précieux ;
Il les transporte au sommet de ces lieux
Pour s'y livrer à la mort qu'il projette ;
Il voit Phrosine ; un charme encor l'arrête,
La contempler même en dépit du sort,
Est un plaisir qu'il dérobe à la mort.
Le jour naissant trouve encor Mélidore
Les bras liés à ce corps qu'il adore :
Prêt d'expirer, le dernier de ses vœux
Est qu'un tombeau les unisse tous deux.
Pour couronner cette union fidelle,
De sa ceinture il s'enchaîne avec elle.
La mort ainsi ne peut m'en arracher.
Il dit, s'élance, et tombe du rocher.
L'onde engloutit sa proie infortunée,
Qui reparut vers Messine étonnée,
Où l'on grava tous ces évènemens
Sur un tombeau commun à ces Amans.

Fin du quatrième et dernier Chant.

CASTOR ET POLLUX,

TRAGÉDIE,

MISE EN MUSIQUE
PAR RAMEAU.

ACTEURS.

POLLUX.
CASTOR.
TÉLAIRE.
PHÉBÉ.
JUPITER.
MERCURE.
CLÉONE, *confident de* PHÉBÉ.
Le GRAND-PRÊTRE de JUPITER.
Un SPARTIATE.
Une VOIX.
Une autre VOIX.
Un ATHLÈTE.
Une SUIVANTE de PHÉBÉ.
Une OMBRE HEUREUSE.
SPARTIATES.
GUERRIERS COMBATTANS
PLAISIRS CÉLESTES.
PUISSANCES MAGIQUES.
DÉMONS.
OMBRES HEUREUSES.
PEUPLES.

CASTOR ET POLLUX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais du roi de Sparte, avec tout l'appareil d'un hymenée.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÉBÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

L'HYMEN couronne votre sœur,
Pollux épouse Télaïre ;
Ce pompeux appareil annonce son bonheur ;
Mais j'entends Phébé qui soupire.

PHÉBÉ.

Mon cœur n'est point jaloux d'un sort si glorieux ;
Une autre voix s'y fait entendre :
Ah ! que n'est-il ambitieux ?

Peut-être seroit-il moins tendre.
Filles du dieu du jour, par quels présens divers
Le ciel marqua notre partage!
Je reçus le pouvoir d'évoquer les enfers;
Que Télaïre obtint un plus doux avantage!
Elle commande aux cœurs, où mon art ne peut rien;
Un coup-d'œil lui rend tout possible;
Je ne sais qu'étonner ce qu'elle rend sensible:
Que son pouvoir est au-dessus du mien!
Que l'univers la trouve belle,
Je le pardonne à ses appas;
Mais que l'ingrat Castor m'abandonne pour elle,
Voilà ce que mon cœur ne lui pardonne pas.

CLÉONE.

L'hymen du roi, qui va rompre leur chaîne,
Doit vous rendre l'espoir de fixer votre amant.

PHÉBÉ.

Elle aura ses regrets, je n'aurai que la peine
D'espérer encor vainement...
Et si le roi cédoit aux larmes de son frère
L'objet qui cause son tourment?

Tu vois ce que je crains; voici ce que j'espère:
Cléone, en ce moment fatal,
Pour venger ma flamme offensée,
Je leur garde un autre rival,
Et je puis disposer des fureurs de Lincée.
Son amour, qu'on outrage, est tout prêt d'éclater,
Il veut de ce palais enlever Télaïre...
Je la vois: son triomphe augmente mon martyre;
Songeons à l'éviter.

(*Elle sort*).

SCÈNE II.

TÉLAIRE, *seule*.

ECLATEZ, mes justes regrets;
Dans un moment, hélas! il faudra vous contraindre:
Le ciel m'ôtera desormais
Jusqu'à la douceur de me plaindre.
La gloire unit en vain tout ce quelle a d'attraits
Pour un dieu qui m'adore, et me force à le craindre;
L'amour a lancé d'autres traits:

Ces honneurs, que je fuis, ne font voir que l'excès
D'un feu que je ne puis éteindre.

Éclatez, mes justes regrets ;
Dans un moment, hélas! il faudra vous contraindre :
Le ciel m'ôtera désormais
Jusqu'à la douceur de me plaindre.

SCÈNE III.

TÉLAIRE, CASTOR.

CASTOR.

AH! je mourrai content, je revois vos appas.

TÉLAÏRE.

Prince, osez-vous encor me parler de tendresse ?

CASTOR.

On permet nos adieux.

TÉLAÏRE.

Eh! ne deviez-vous pas
Les épargner à ma foiblesse ?

CASTOR.

Quand j'ai pour cet adieu l'aveu de votre époux,

Quand vous m'allez être ravie,
Cruelle ! me reprochez-vous
Le dernier plaisir de ma vie ?
Mon frère a vu mes pleurs, et loin de les cacher,
J'ai laissé voir toute ma flâme :
La pitié lui parloit, et sembloit le toucher ;
Mais l'amour, plus puissant, l'écartoit de son ame.
Achevez son bonheur, je quitterai ces lieux,
Sans me plaindre de vous, sans accuser mon frère :
Ai-je à me plaindre que des dieux ?

TÉLAÏRE.

Vous partez !

CASTOR.

Je m'impose un exil nécessaire.
Dans ces yeux, maîtres de mon sort,
Si j'ai trouvé cent fois la vie ;
Quand l'espérance m'est ravie,
J'y trouverois cent fois la mort.

TÉLAÏRE.

Et le roi permettra cette fuite inhumaine!
Non, son cœur est trop généreux.

CASTOR.

En faisant son bonheur, elle adoucit ma peine,

Vous me plaignez, il m'aime, et je pars trop heureux.

(*Pollux, qui les observoit, paroît en ce moment.*)

SCENE IV.

POLLUX, TÉLAIRE, CASTOR.

POLLUX.

Non, demeure, Castor, c'est moi qui te l'ordonne :
L'amour et l'amitié t'en imposent la loi.
Calme l'inquiétude où ton cœur s'abandonne :
Pour te retenir près de moi,
La main qu'on devoit à ma foi
Est la chaîne que je te donne.
(*Il prend la main de* TÉLAÏRE, *et l'unit à celle de* CASTOR).

CASTOR.

O bonté que j'adore !

TÉLAÏRE.

O grandeur qui m'étonne !

POLLUX.

Je connois tout ce que je perds ;

Castor à mon amour rendra cette justice ;
Il pourra mieux juger du prix du sacrifice,
Par les tourmens qu'il a soufferts.

(*La suite du roi et le peuple entrent sur la scène*).

SCENE V.

POLLUX, TÉLAIRE, CASTOR, SPARTIATES.

POLLUX, *au peuple.*

Ces apprêts m'étoient destinés,
J'en faisois mon bonheur suprême ;
Que leurs fronts soient couronnés
De ces fleurs qui devoient parer mon diadème :
Des deux objets que j'aime,
Je fais deux amans fortunés.

CHOEUR de SPARTIATES.

Chantons l'éclatante victoire
D'un héros qui dompte l'amour ;
Si la vertu triomphe en ce beau jour,
L'amour ne perd rien de sa gloire.
(*On danse*).

CASTOR.

Quel bonheur règne dans mon ame !

Amour, as-tu jamais
Lancé de si beaux traits !
Des mains de l'amitié tu couronne ma flâme :
Amour, as-tu jamais
Lancé de si beaux traits ?

(*On danse*).

(*La fête est interrompue par un bruit tumultueux*).

SCENE VI.

UN SPARTIATE *et les* ACTEURS *précédens.*

Un SPARTIATE.

Quittez ces jeux, courez aux armes ;
Lincée attaque ce palais ;
La jalouse Phébé semble guider ses traits.

CHOEUR.

Courons aux armes.

CASTOR *et* POLLUX *en se séparant pour aller combattre aux deux côtés du théâtre, où l'on entend le bruit des attaques :*

Allons dissiper ces alarmes ;
Aux armes.

TÉLAÏRE *à* CASTOR.

Arrêtez, Castor, arrêtez !

Les différens CHOEURS *derrière le théâtre.*

Combattons, attaquons, attaquez, combattez

Une VOIX *seule.*

Enlevons Télaïre.

TÉLAÏRE.

Ah ! quelle fureur les inspire !

CHOEUR, *derrière le théâtre.*

Combattons, etc.

(*Après un grand bruit de guerre, Lincé force l'entrée du palais, et paroit à la tête des siens. Castor, qui étoit sorti du théâtre, rentre pour le combattre ; il est repoussé, et tombe dans la coulisse, sous les coups de Lincé. Pendant le combat, Télaïre, qui veut se jetter dans la mêlée, est retenue par ses femmes. Il se fait alors un profond silence*).

Une VOIX.

Castor, hélas ! Castor est tombé sous ses coups !

CHOEURS *des* SPARTIATES.

O perte irréparable !
O malheur effroyable !

TÉLAÏRE, *tombant dans les bras de ses suivantes.*

Je me meurs.

LE CHOEUR.

Pollux, vengez-nous.

(Le bruit de guerre recommence. Lincée reparoît, et traverse la scène pour enlever Télaïre qu'il entraîne hors du théâtre. Pollux vole à sa rencontre, dégage la princesse, et attaque son ennemi. La troupe de Castor se rallie à celle de Pollux qui combat Lincée, le poursuit et le fait tomber sous ses coups.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre represente le lieu de la sépulture des Rois de Sparte, au milieu duquel est élevé un tombeau militaire pour les funérailles de CASTOR: il est éclairé de lampes sépulcrales. Le reste est une forêt sombre, plantée de palmiers et de cyprès, où se rassemble le peuple de Sparte. Le commencement de l'acte se passe dans la nuit.

SCENE PREMIÈRE.

CHOEUR *des* SPARTIATES *qui arrivent au tombeau avec toutes les marques d'un grand deuil, les armes renversées et garnies de crêpes.*

Que tout gémisse,
Que tout s'unisse :
Préparons, élevons d'éternels monumens
Au plus malheureux des amans :
Que jamais notre amour, ni son nom ne périsse.
Que tout gémisse.

SCENE II.

TÉLAIRE, *dans le plus grand deuil, vient se jetter au pied du mausolée.*

Tristes apprêts, pâles flambeaux,
Jour, plus affreux que les ténèbres,
Astres lugubres des tombeaux,
Non, je ne verrai plus que vos clartés funèbres.

Toi, qui vois mon cœur éperdu,
Père du jour, ô soleil ! ô mon père !
Je ne veux plus d'un bien que Castor a perdu,
Et je renonce à ta lumière.

Tristes apprêts, pâles flambeaux,
Jour plus affreux que les ténébres,
Astres lugubres des tombeaux,
Non, je ne verrai plus que vos clartés funèbres.

(*PHÉBÉ paroît.*)

SCENE III.

PHÉBÉ, TÉLAIRE.

TÉLAÏRE.

Cruelle, en quels lieux venez-vous !
Osez-vous insulter encore
Aux mânes d'un héros qui périt par vos coups ?

PHÉBÉ.

Laisse à l'amour qui me dévore,
Le soin de me punir d'un crime que j'abhore,
Il m'en dit plus que ton courroux.

Tu pleures l'amant le plus tendre ;
Mais de nous deux encor son destin peut dépendre :
D'un mot tu peux le rendre au jour.

TÉLAÏRE.

Ordonnez : que faut-il ?

PHÉBÉ.

Immoler ton amour,
Et mon art forcera l'enfer à nous le rendre.

TÉLAÏRE.

Oui, je m'en impose la loi.
Qu'il vive, que pour lui votre ardeur se signale.

PHÉBÉ.

Tu le veux.

TÉLAÏRE.

Hâtez-vous ; je cède à ma rivale
L'amour dont il brûla pour moi.

(*On entend une symphonie guerrière et des chants de victoire*).

LE CHOEUR, *derrière le théâtre.*

Triomphe, vengeance !

TÉLAÏRE.

C'est le roi vainqueur qui s'avance.

PHÉBÉ.

Il a vengé nos maux, il faut les réparer.

(*Elle sort*).

(*Le jour commence à paroître, et découvre les différens monumens qui sont sur la scène*).

SCÈNE IV.

POLLUX, TÉLAIRE, *troupe de* SPARTIATES, *d'*ATHLÈTES *et de* COMBATTANS, *portant des trophées et les dépouilles des ennemis.*

POLLUX *au peuple.*

Peuple, cessez de soupirer.
Non ce n'est plus des pleurs que ces mânes demandent ;
C'est du sang qu'ils attendent,
Et ce sang fatal a coulé :
Lincée est immolé.

TOUS LES CHOEURS.

Que l'enfer applaudisse
A de nouveaux concerts :
Qu'une ombre plaintive en jouisse.
Le cri de la vengeance est le chant des enfers.

POLLUX *à* TÉLAÏRE.

Princesse, une telle victoire
Doit adoucir pour vous l'horreur de ce séjour.

TÉLAÏRE.

La vengeance flatte la gloire,

Mais ne console pas l'amour.
Prince, un rayon d'espoir à mes yeux se présente :
Le pouvoir de Phébé peut remplir notre attente,
Et ravir Castor aux enfers.

POLLUX.

Non, c'est en vain qu'elle le tente,
Et c'est encor à moi de réunir vos fers.
Aux pieds de Jupiter j'irai me faire entendre :
Le dieu qui me donna le jour,
A mon frère peut le rendre.
Aux larmes de son fils quelle marque plus tendre
Peut-il donner de son amour ?

TÉLAÏRE.

Ah ! prince, osez tout entreprendre :
Montrez qu'aux Immortels votre sort est lié :
Jupiter, dans les cieux, est le dieu du tonnerre,
Et Pollux, sur la terre,
Sera le dieu de l'amitié.
D'un frère infortuné ressusciter la cendre,
L'arracher au tombeau, m'empêcher d'y descendre,

Triompher de vos feux, des siens être l'appui,
Le rendre au jour, à ce qu'il aime,
C'est montrer à Jupiter même
Que vous êtes digne de lui.

POLLUX *au peuple.*

Reprenez vos chants de victoire,
Que mon triomphe embellisse ces lieux ;
Occupez Telaïre, et charmez ses beaux yeux
Par le spectacle de ma gloire.

(*Il sort*).

(*La scène devient plus éclairée, les tombeaux sont couverts de trophées et des dépouilles des ennemis. Marche des combattans. Entrée et combat figuré d'Athletes et de Gladiateurs.*)

Un ATHLETE.

Éclatez, fières trompettes ;
Faites briller dans ces retraites
La gloire de nos héros.

Par des chants de victoire ;
Troublons le repos
Des échos.
Qu'ils ne chantent plus que la gloire.

(*Des femmes Spartiates se mêlent à la fête des*

guerriers, couronnent les vainqueurs et forment un divertissement de réjouissances, pour célébrer la victoire de Pollux.)

Fin du second Acte.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le vestibule du temple de Jupiter, où Pollux doit faire un sacrifice. Deux niches et deux autels sont à côté de l'arcade du milieu : la statue de l'Espérance est d'un côté, et celle de la Crainte, de l'autre.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLLUX, *seul.*

PRÉSENT des dieux, doux charme des humains,
O divine amitié ! viens pénétrer nos ames :
Les cœurs, éclairés de tes flâmes,
Avec des plaisirs purs, n'ont que des jours sereins.
C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance ;

Le tems ajoute encor un lustre à ta beauté :
L'amour te laisse la constance ;
Et tu serois la volupté,
Si l'homme avoit son innocence.
Présent des dieux, *etc.*
(*Le temple s'ouvre, et les Prêtres en sortent*)
Mais le temple est ouvert, le Grand-Prêtre s'avance.

SCÈNE II.

POLLUX, LE GRAND-PRÊTRE DE JUPITER, PEUPLES *et suite du* GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

LE souverain des dieux
Va paroître en ces lieux,
Dans tout l'éclat de sa puissance :
Tremblez, redoutez sa présence !
Fuyez, mortels curieux.
Ce n'est que par les feux et la voix du tonnerre,
Qu'il s'annonce à la terre :
Et l'aspect redouté de son front glorieux
N'est vu que par les dieux.

Qu'au seul nom de ce dieu suprême
De respect et d'effroi tous les cœurs soient glacés ;
Fuyez et frémissez :
Fuyons et frémissons nous-mêmes.

CHŒUR de PRÊTRES.

Fuyons et frémissons nous-mêmes.

(*Le Peuple et les Prêtres se retirent. Pendant le récit du Grand-Prêtre, Pollux, qui attend la présence de Jupiter, passe de l'autel de la Crainte à celui de l'Espérance, où la flamme s'allume tout-à-coup, quand le Grand-Prêtre sort*).

[*Le théâtre change : Jupiter paroît dans son palais, assis sur un trône et environné de toute sa gloire*].

SCÈNE III.

JUPITER, POLLUX.

POLLUX, *aux pieds de* JUPITER.

MA voix, puissant maître du monde,
S'élève en tremblant jusqu'à toi :
D'un seul de tes regards dissipe mon effroi,
Et calme ma douleur profonde.

O mon père, écoutez mes vœux.
L'immortalité qui m'enchaîne,
Pour ton fils désormais n'est qu'un supplice affreux.
Castor n'est plus, et ma vengeance est vaine,
Si ta voix souveraine
Ne lui rend des jours plus heureux.
O mon père, écoutez mes vœux.

JUPITER.

Que son retour, mon fils, auroit pour moi de charmes !
Qu'il me seroit doux d'y penser !
Mais l'enfer a des loix que je ne puis forcer ;
Et le sort me défend de répondre à tes larmes.

POLLUX.

Ah ! laisse-moi percer jusques aux sombres bords.
J'ouvrirai sous mes pas les antres de la terre :
J'irai braver Pluton, j'irai chercher les morts
A la lueur de ton tonnerre ;
J'enchaînerai Cerbère ; et, plus digne des cieux,
Je reverrai Castor et mon père et les dieux.

JUPITER.

J'ai voulu te cacher le sort qui te menace.
D'un frère infortuné tu peux briser les fers,
Si tu descends dans les enfers ;
Mais il est ordonné, pour prix de ton audace,
Que tu prennes sa place.
Tes jours éternels, tes beaux jours
Sont trop dignes d'envie.

POLLUX.

Non, je ne puis souffrir la vie,
Si Castor avec moi n'en partage le cours.
Je reverrai mon frère, il verra Télaïre :
Il est aimé, c'est à lui d'être heureux.
Chaque instant, qu'ici je respire,
Est un bien que j'enlève à son cœur amoureux.

JUPITER.

Avant que de céder au zèle qui t'inspire,
Vois ce que tu perds dans les cieux.
Enfans du ciel ! charmes de mon empire,
Plaisirs, vous qui faites les dieux,
Triomphez d'un dieu qui soupire.

Les Plaisirs Célestes, conduits par Hébé, entrent en dansant ; ils entourent Pollux ; Jupiter se retire.

SCÈNE IV.

POLLUX, HÉBÉ, *les* PLAISIRS CÉLESTES *qui tiennent des guirlandes de fleurs, dont ils veulent enchaîner Pollux.*

(*Entrée d'Hébé et de sa suite, formée par les Plaisirs Célestes*).

POLLUX.

Tout l'éclat de l'Olympe est envain ranimé :
Le ciel et le bonheur suprême
Sont aux lieux où l'on aime,
Sont aux lieux où l'on est aimé.

PETIT CHŒUR.

Qu'Hébé de fleurs toujours nouvelles
Forme vos chaînes éternelles.

(*Hébé danse, et ne cesse d'attaquer Pollux, qu'elle veut enchanter*).

Une SUIVANTE *d'*HÉBÉ.

Voici des dieux
L'asyle aimable :
Goûtez des cieux
La paix durable.
Plus de plaisirs

Que de desirs ;
Des chaînes,
Sans peines ;
Et de beaux jours
Comptés toujours
Par les amours.

Si l'on soupire,
C'est sans martyre :
Est-on charmé ?
L'on plaît de même :
On dit qu'on aime ;
On est aimé.

POLLUX.

Ah ! sans le trouble où je me voi,
Charmans plaisirs, je vous serois fidèle ;
Mais, dans l'excès de ma douleur mortelle,
Plaisirs, que voulez-vous de moi !

(*Nouvelle attaque d'Hébé*).

Une SUIVANTE *d'*HÉBÉ.

Que nos jeux
Comblent vos vœux :
Suivez Hébé ; que votre jeunesse
Sans cesse
Renaisse,
Pour être à jamais heureux.

La grandeur la plus brillante
N'est point l'attrait qui nous tente :
Venez, voyez, goûtez
Les célestes voluptés.

Nous aimons, Jupiter même
N'est heureux que quand il aime.

Aimez, cédez, suivez
Les biens qui vous sont réservés.

(*La danse recommence ; les Plaisirs Célestes font de nouveaux efforts pour arrêter Pollux*).

POLLUX.

Si je romps vos aimables chaînes,
J'épargne aux dieux ma honte et mes soupirs.
Je descends aux enfers, pour oublier mes peines.
Et Castor renaîtra, pour goûter vos plaisirs.

(*Pollux rompt les guirlandes de fleurs dont il est enchaîné, et se dérobe aux Plaisirs qui le suivent*.

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'entrée des enfers, où l'on descend par des rochers escarpés. Dans le fond est une caverne, qui vomit des flammes, et dont le passage est défendu par des monstres, des spectres et des démons.

SCENE PREMIERE.

PHÉBÉ, *seule.*

ESPRITS, soutiens de mon pouvoir,
Venez, volez, remplissez mon espoir.
Descendez au rivage sombre ;
Il faut lui ravir une ombre.

Les Esprits et Puissances magiques descendent des rochers à la voix de Phébé qui forme ces enchantemens.

SCENE II.

PHÉBÉ, ESPRITS MAGIQUES.

PHÉBÉ.

RASSEMBLEZ-VOUS, secondez mon ardeur :
Des monstres des enfers combattez la fureur.

LE CHOEUR.

Des monstres des enfers combattons la fureur.

PHÉBÉ.

Redoublez vos charmes ;
Pénétrez ce séjour,
Impénétrable au jour :
Redoublez vos charmes ;
Empruntez les traits de l'amour
Pour avoir de plus fortes armes.

LE CHOEUR.

Des monstres des enfers, etc.

PHÉBÉ.

Mais, que vois-je ?

(Elle apperçoit Mercure qui descend : Pollux paroît en même tems).

SCENE III.

MERCURE, PHÉBÉ, POLLUX, ESPRITS MAGIQUES.

MERCURE.

PHÉBÉ, tu fais de vains efforts ;
De tes enchantemens vois l'inutile usage :
Le fils de Jupiter aura seul l'avantage
De pénétrer aux sombres bords.

PHÉBÉ.

Ah ! prince, où courez-vous ?

POLLUX.

Je vole à la victoire
Qui doit couronner mes travaux.
Le chemin des enfers, sous les pas d'un héros,
Devient le chemin de la gloire.

PHÉBÉ.

Laissez-moi dévancer vos pas :
Laissez-moi braver tout obstacle.
A l'amour est dû le miracle
De triompher du trépas

POLLUX.

Allons, Mercure, où tu me guides.

L'ardeur que j'éprouve en ce jour
Prête à mon amitié des aîles plus rapides
Que ne sont celles de l'amour.

[*Il veut entrer dans la caverne ; les monstres et les démons sortent des enfers, pour défendre le passage*].

SCENE IV.

Les ACTEURS *précédens*, DÉMONS.

MERCURE, POLLUX, *et* PHÉBÉ.

TOMBEZ, rentrez dans l'esclavage :
Arrêtez, démons furieux.

POLLUX Livrez-moi
PHÉBÉ. } Livrez-lui } cet affreux passage ;
MERCURE. }

POLLUX. Et redoutez
PHÉBÉ. } Et respectez } le fils du plus puissant des dieux.
MERCURE. }

CHOEUR DES DÉMONS.

Sortons d'esclavage ;

Fermons-lui cet affreux passage ;
Et redoutons le fils du plus puissant des dieux.

Danse des Démons, qui veulent effrayer Pollux.

LE CHŒUR DES DÉMONS.

Brisons tous nos fers.
Ébranlons la terre,
Embrasons les airs,
Qu'au feu du tonnerre
Le feu des enfers
Déclare la guerre :
Brisons tous nos fers.

Jupiter, lui-même,
Doit être soumis
Au pouvoir suprême
Des enfers unis.
Ce dieu téméraire
Veut-il, pour son fils,
Détrôner son frère ?

Brisons tous nos fers, etc.

[*Les Démons continuent leur danse, et redoublent leurs efforts pour écarter Pollux. Les Furies sortent des enfers, armées de flambeaux et de serpens. Cette action est suivie d'une reprise*

prise du chœur précédent, pendant laquelle Pollux combat les démons : Mercure les frappe de son caducée et passe avec Pollux dans la caverne. Phébé, qui ne peut les suivre, se livre au désespoir, se donne un coup de poignard et se précipite dans l'abyme].

SCENE V.

CASTOR, OMBRES HEUREUSES.

Le théâtre change, et représente les Champs-Elisées. On voit le fleuve Léthé qui serpente dans ce séjour délicieux. Des Ombres heureuses paroissent errer dans l'éloignement, et viennent à la rencontre de Castor.

CASTOR.

Séjour de l'éternelle paix,
Ne calmerez-vous point mon ame impatiente ?
L'amour jusqu'en ces lieux me poursuit de ses traits :
Castor n'y voit que son amante,
Et vous perdez tous vos attraits.

Séjour de l'éternelle paix,

Ne calmerez-vous point mon ame impatiente ?
Que ce murmure est doux ! que cet ombrage est frais !
De ces accords touchans, la volupté m'enchante,
Tout rit, tout prévient mon attente,
Et je forme encor des regrets.
Séjour de l'éternelle paix,
Ne calmerez-vous point mon ame impatiente ?

[*Premier air pour les Ombres*].

CHOEUR DES OMBRES HEUREUSES.

Qu'il soit heureux comme nous.
Des biens que nous goûtons sur cet heureux rivage
Nos cœurs ne sont point jaloux :
Il les voit, qu'il les partage.
Qu'il soit heureux comme nous.

Différens quadrilles d'Ombres heureuses s'approchent de Castor].

Une OMBRE.

Pour toujours
Ce rivage
Est sans nuit et sans orage.
Pour toujours

Cette aurore
Fait éclore
Nos beaux jours.
C'est le port
De la vie ;
C'est le sort
Qu'on envie.
Le monde et ses faux attraits
Sont-ils faits
Pour nos regrets ?
Non, jamais,
Lieux propices,
Vous n'offrez que des délices ;
Non, jamais
Cet empire
Ne respire
Que la paix.

[*Des danses légères expriment, par des jeux différens, le caractère des Ombres*].

Une OMBRE.

Sur les ombres fugitives
L'amour lance encor des feux ;
Mais il ne fait sur ces rives
Qu'un peuple d'amans heureux.

[*On danse, et les Ombres suivent toujours Castor*].

Une OMBRE, *alternativement avec le* CHOEUR.

Dans ce doux asyle,
Vos vœux seront couronnés,
Venez :
Aux plaisirs tranquilles
Ces lieux charmans sont destinés.
Ce fleuve enchanté,
L'heureux Léthé,
Coule ici parmi les fleurs ;
On n'y voit ni douleurs,
Ni soucis, ni langueurs,
Ni pleurs :
L'oubli n'emporte avec lui
Que les soins et l'ennui ;
Ce dieu nous laisse
Sans cesse
Le souvenir
Du plaisir.

[*Les Ombres reprennent leurs danses, qui sont tout-à-coup interrompues*].

CHOEUR, *derrière le théâtre.*

Fuyez, fuyez, ombres légères !
Nos jeux sont profanés par des yeux téméraires.

[*Pollux paroit, et les Ombres étonnées fuient devant lui*].

SCENE VI.

POLLUX, CASTOR, *les* OMBRES, MERCURE *dans l'éloignement.*

POLLUX.

Rassurez-vous, habitans fortunés ;
Loin de troubler ce favorable asyle,
J'y viens goûter la paix que vous donnez.
C'est ici des héros la demeure tranquille.
Chère ombre, paroissez !...

CASTOR *appercevant* POLLUX.

O mon frère ! est-ce vous ?
O momens de tendresse !

Ensemble.

O momens les plus doux !
O mon frère ! est-ce vous ?

POLLUX.

C'est moi qui viens briser la chaîne qui te lie :
C'est moi qui t'ai vengé d'un rival odieux.

CASTOR.

Je verrois la clarté des cieux ?

POLLUX.

C'est peu de te rendre à la vie,
Le sort t'élève au rang des dieux.

CASTOR.

Qu'entends-je ? quel bonheur ! je quitterois ces lieux ?
Et le ciel près de toi me permettroit de vivre ?

POLLUX.

Non, tu jouiras seul d'un partage si doux :
Et le destin jaloux
Va m'imposer les fers dont ma main te délivre.

CASTOR.

Par ton supplice, ô ciel, j'achèterois le jour ?

POLLUX.

Tout l'univers demande ton retour :
Règne sur un peuple fidèle.

CASTOR.

Le fils de Jupiter doit lui donner la loi.

POLLUX.

Vois dans les cieux, la gloire qui t'appelle.

CASTOR.

J'immole au seul plaisir qui m'approche de toi
Toute la grandeur immortelle.

POLLUX.

Télaïre t'attend.

CASTOR.

Cruel, épargne-moi.

Elle-même, à ce prix, verroit avec effroi
Renouer de mes jours la trame criminelle.

POLLUX.

Castor, nous la perdrons tous deux.
Si tu tardes encor, tu lui coûtes la vie.
Hâte-toi ; va, le ciel t'ordonne d'être heureux,
Et c'est ton rival qui t'en prie.

[*Il embrasse son frère*].

CASTOR.

Oui, je cède enfin à tes vœux :
J'irai sauver les jours d'une amante fidèle,
Je renaîtrai pour elle.
Mais, puisqu'enfin je touche au rang des immortels,
Je jure par le Styx, qu'une seconde aurore
Ne me trouvera pas au séjour des mortels.
Je ne veux que la voir et l'adorer encore,
Et je te rends le jour, ton trône et tes autels.

POLLUX *à* MERCURE.

Ses jours sont commencés.
Volez, Mercure, obéissez.
Rendez un immortel au séjour du tonnerre,
Un héros à la terre :
Volez, Mercure, obéissez.

CHŒUR *des* OMBRES.

Revenez, revenez sur les rivages sombres,
Habitez tous deux parmi nous,
Et nous rendrons les dieux jaloux
De la félicité des ombres.

(*Mercure enlève Castor dans un nuage : Pollux lui tend encore les bras, et se retire avec les Ombres fortunées*).

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une vue agréable des environs de la ville de Sparte, précédée d'un arc de triomphe, orné de festons et de guirlandes pour le retour de Castor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASTOR, TÉLAIRE.

TÉLAÏRE.

LE ciel est donc touché des plus tendres amours ?
Au jour, que je quittois, votre voix me rappelle :
Vous vivrez, pour m'être fidelle,
Et vous vivrez toujours.

CASTOR.

Hélas !

TÉLAÏRE.

Mais pourquoi ces alarmes ?
Tous m'aimez ; je vous vois...

CASTOR.

Télaïre, vivez.

TÉLAÏRE.

Qu'entends-je ! quel discours ?

CASTOR.

Télaïre...

TÉLAÏRE.

Achevez.

Le plus beau de nos jours est-il fait pour des larmes ?

CASTOR.

A d'éternels adieux il faut nous préparer.

TÉLAÏRE.

Que dites-vous ? ô ciel !

CASTOR.

Il faut nous séparer ;

Je retourne aux rivages sombres.

TÉLAÏRE.

Castor ! et vous m'abandonnez ?

CASTOR.

Mon frère et mes sermens m'attendent chez les ombres.

TÉLAÏRE.

A vous pleurer encor mes yeux sont condamnés.

A peine je vous vois, à peine je respire,

Castor, et vous m'abandonnez ?

CASTOR.

L'instant fatal approche, il me presse, il expire...

Que cet instant a d'horreurs et d'appas !

TÉLAÏRE.

Hélas ! te puis-je croire,

Quand, parjure à l'amour, ingrat, tu ne fais gloire

Que d'être fidèle au trépas.

(*On entend des chants de réjouissance*).

Mais j'entends des cris d'allégresse.

SCENE II.

CASTOR, TÉLAIRE, *troupe de* SPARTIATES *qui viennent au-devant de Castor.*

VIVEZ, heureux époux.

TÉLAÏRE.

Au-devant de tes pas tout ce peuple s'empresse :

Veux-tu troubler ses jeux ? ils étoient faits pour nous.

CASTOR *au peuple.*

Hélas ! vous ignorez que votre attente est vaine.

TÉLAÏRE *et le* CHŒUR.

Pourquoi vous dérober à des transports si doux ?

CASTOR.

Peuples, éloignez-vous.
Vos desirs augmentent ma peine.

(*Le peuple sort*).

SCÈNE III.

CASTOR, TÉLAÏRE.

TÉLAÏRE.

EH quoi ! tous ces objets ne peuvent t'attendrir ?

CASTOR.

Voulez-vous qu'aux enfers j'abandonne mon frère ?

TÉLAÏRE.

Les dieux nous le rendront : Jupiter est son père.

CASTOR.

Vivez, et laissez-moi mourir.

TÉLAÏRE.

Tu meurs !.. pour qui veux-tu que je respire encore ?

CASTOR.

Régnez ; mon frère est immortel,
Mon frère vous adore.

TÉLAÏRE.

Non, je n'attendrai pas un destin si cruel :
J'en atteste les dieux et la mort que j'implore.

CASTOR.

Arrêtez : redoutez le charme de vos pleurs.
Si j'osois balancer, il est des dieux vengeurs :
Sur moi, sur vous peut-être ils puniroient ma flâme.

TÉLAÏRE.

De quelle horreur encor viens-tu frapper mon ame ?

CASTOR.

J'armerois Jupiter ; son fils a mes sermens.

TÉLAÏRE.

Ils ont aimé, ces dieux ; ils plaindront des amans.

[*On entend plusieurs coups de tonnerre*].

Qu'ai-je entendu ! quel bruit ! quels éclats de tonnerre !
Hélas ! c'est moi qui t'ai perdu.

CASTOR.

J'entends frémir les airs ; je sens trembler la terre.

C'en est fait ; j'ai trop attendu.

Ensemble.

Arrête, dieu vengeur, arrête !

[*Le bruit redouble*].

CASTOR.

L'enfer est ouvert sous mes pas ;
La foudre gronde sur ma tête.

[*Télaïre tombe évanouie de frayeur.*]

Ciel ! ô ciel ! Télaïre expire dans mes bras !
Arrête, dieu vengeur, arrête !

[*Une symphonie mélodieuse succède au bruit du tonnerre*].

Mais le bruit cesse... Ouvrez les yeux :
A nos tourmens la nature est sensible,
Et ces concerts harmonieux
Annoncent un dieu plus paisible.

[*Jupiter descend du ciel sur son aigle*].

SCENE IV.

JUPITER, CASTOR, TÉLAIRE.

JUPITER.

Les destins sont contens : ton sort est arrêté ;
Je te rends à jamais le serment qui t'engage :

Tu ne verras plus le rivage
Que ton frère a déjà quitté.
Il vit, et Jupiter vous permet le partage
De l'immortalité.

[*Pollux paroît*].

SCENE V.

JUPITER, TÉLAIRE, CASTOR, POLLUX.

CASTOR.

Mon frère ! ô ciel !

POLLUX.

Dieux ! je retrouve ensemble
Tous les objets de mon amour !

CASTOR.

J'allois te délivrer du ténébreux séjour,
Quand le ciel enfin nous rassemble.

CASTOR *et* TÉLAÏRE.

Dieux, qui formez pour nous un sort si plein d'appas,
O dieux ! ne nous séparez pas.

JUPITER.

Séjour de ma grandeur, où je dicte mes loix,
Vaste empire des cieux, ouvrez-vous à ma voix.

SCENE VI, et dernière.

[*Les cieux s'ouvrent, et font voir au milieu des airs le palais de Jupiter, d'une architecture éclatante et légère, porté sur des nuages. Il communique des deux côtés, par des colonnades, aux pavillons des principales divinités célestes, désignés par leurs divers attributs. Dans le lointain paroît une partie du zodiaque, où se voit la place destinée à la constellation des Jumeaux. Le globe du soleil est au milieu, parcourant sa carrière. Toutes les divinités du ciel se rassemblent, ainsi que les génies qui président aux planettes et aux constellations.*]

JUPITER, POLLUX, CASTOR, TÉLAIRE, L'AMOUR, *tous les* DIEUX *de l'*OLYMPE, *les* GENIES CÉLESTES, *les* HEURES, *etc.*

JUPITER, *à* CASTOR *et* POLLUX.

TANT de vertus doivent prétendre
Au partage de nos autels ;
Offrons à l'univers des signes immortels
D'une amitié si pure et d'un amour si tendre.
Venez, jeune immortelle, embellissez les cieux ;

Le sort accomplit ses promesses
C'est la valeur qui fait les dieux,
Et la beauté fait les déesses.

TOUS LES CHOEURS.

Que les cieux, que la terre et l'onde
Brillent de mille feux divers ;
C'est l'ordre du maître du monde,
C'est la fête de l'univers.

(*Ballet figuré des Heures et des Planettes.*)

CASTOR.

Qu'il est doux de porter tes chaînes,
Tendre amour, tes plaisirs font oublier tes peines.
J'ai fait briller tes feux dans cent climats divers,
Pour montrer à tout l'univers
Qu'il est doux de porter tes chaînes.
Tout m'a dit dans les enfers :
Qu'il est doux de porter tes chaînes :
Et quand les cieux me sont ouverts,
J'entends retentir dans les airs :
Qu'il est doux de porter tes chaînes.

(*Les Chœurs se mêlent à la voix de Castor, et répètent ce dernier vers ; la fête continue. Ici*

Castor et Pollux sont enlevés sur un nuage, et placés sur le Zodiaque.)

LE CHOEUR.

Que les cieux, que la terre et l'onde
Brillent de mille feux divers ;
C'est l'ordre du maître du monde,
C'est la fête de l'univers.

(*Un divertissement général termine l'Opéra.*)

Fin du cinquième et dernier Acte.

POÉSIES

DIVERSES.

MADRIGAUX.

PAR un baiser, Corine, éteins mes feux.
--Le voilà ; prends..--Dieu ! mon ame embrasée
Brûle encor plus.. Encore un?--Sois heureux,
Tiens...--Mon ardeur n'en peut être appaisée ;
Corine, encor... ah, la douce rosée !
--En voilà cent pour combler tous tes voeux,
Es-tu bien ? dis ?--Cent fois plus amoureux.
--En voilà mille, est-ce assez ?..--Pas encore,
Un feu plus grand m'agite et me dévore...
Corine.--Eh bien ! dis donc ce que tu veux.

Le dieu d'amour a déserté Cythère,
Et dans mon cœur le transfuge s'est mis.
De par Vénus, trois baisers sont promis
A qui rendra son fils à sa colère.
Le livrerai-je ? en ferai-je mistère ?
Vénus m'attend ; ses baisers sont bien doux!

O vous, Daphné, qu'il prendroit pour sa
mère,
Au même prix, dites, le voulez-vous ?

J'ignore si mon ame aux Parques asservie,
Doit retrouver un jour le néant ou la vie.
Mais, ô dieux! si Corine a trahi ses sermens,
A mes yeux pour jamais éteignez la lumière.
Pour dérober cette ame à d'éternels tour-
mens,
Dans les flots du Léthé plongez-la toute
entière.
Mais si son cœur fidèle est le prix de mon
cœur,
Grands dieux ouvrez l'Olympe à mon ame
immortelle,
Pour éterniser avec elle
Le souvenir de mon bonheur.

Quel est, ô dieux! le pouvoir d'une
amante!
Quand je voyois Pâris, Achille, Hector,
La Grèce en deuil et Pergame fumante;
Quels foux! disois-je. Homère qui les chante
Est plus fou qu'eux: je n'aimois point encor.
J'aime, et je sens qu'une beauté trop chère
De ces fureurs peut verser le poison:

J'approuve tout: rien n'est beau comme
Homère:
Atride est juste et Pâris a raison.

LE PORTRAIT.

ODE.

Qu'un autre amant soit épris
Des charmes d'une déesse:
A ma bergère, à Doris,
Je dois le trait qui me blesse.

J'ai chanté cent fois l'amour;
Lui seul eut tous mes hommages:
Ce dieu me donne à son tour
Le plus beau de ses ouvrages.

Quand ses traits frappent mes yeux,
Les rangs ne me touchent guères;
Doris connoît peu d'aïeux:
Mais mille Amours sont ses frères.

Son cœur tout au sentiment,
Ne veut esprit, ni système:
Aussi tel est son amant;
Ce n'est pas Newton qu'elle aime.

Baiser, regard et soupir,

Voilà tout notre langage :
Mon étude est son plaisir ;
Mon plaisir est son ouvrage.

Elle a cet aimant vainqueur,
Qui retient ce qu'il attire.
Sa voix est le son du cœur,
Qui d'un seul mot sait tout dire.

Son teint n'est que sa couleur :
Digne d'enchanter Zéphire,
Son visage est une fleur,
Qu'épanouit le sourire.

C'est un bouquet de lila,
Qui fait toute sa parure,
Et l'art qui mit ce don là,
Outrage encor la nature.

Deux ames semblent presser
Son sein qui croît et s'élève :
La pudeur le fait baisser,
Et le desir le soulève.

Dans ses beaux yeux, tour-à-tour,
Paroît même, avec décence,
La langueur qui suit l'Amour,
Ou l'ardeur qui le devance.

Doris joint à tant d'appas

Cette taille d'immortelle,
Qui semble inviter mes bras
A s'arrondir autour d'elle.

Enfin, pour mettre en son jour
Le portrait de ma bergère,
Elle a l'âge de l'Amour,
Et la beauté de sa mère.

LÉDA.

Disparoissez Maures et Paladins,
Songes chéris de ma chère patrie ;
Disparoissez, peuples de Sylphirie ;
C'est trop nous plaire à des fantômes vains,
Qu'aux régions qu'habite la Féerie,
Rentrent encor les Géans et les Nains.
Viens m'éclairer, dieu des fables antiques,
Perce le voile étendu sur nos yeux :
Parois, combats ces ombres fantastiques,
Et vois la foudre à l'aspect de tes dieux.
Oh! par quel charme à nos sens tu rappelles
Les plus doux noms, les formes les plus belles !
Tu donnes l'ame à mille êtres divers.
L'aube naissante est le char de l'aurore ;

L'onde est Thétis qui règne sur les mers ;
Les tendres fleurs sont les filles de Flore ;
Ces blonds épis, c'est Cérès qui les dore ;
Je vois Iris sur le trône des airs.
L'amour enfin, ce feu qui nous dévore,
C'est un enfant qui régit l'univers.
Voilà mon culte et les dieux que j'implore ;
Ils seront l'ame et l'objet de mes vers.
Loin d'adopter la moderne chimère,
Fruit du caprice, aliment de l'ennui,
J'aime à fouiller dans les sources d'Homère,
J'ose les suivre et voler après lui.
Si d'un effort plus mâle et plus rapide,
Sous Jupiter il fait trembler Ida,
Moi je peindrai le signe de Léda,
Des deux crayons du Corrège et d'Ovide.
Léda régnoit ; Tindare à sa beauté
Devoit sur-tout l'éclat de son empire.
D'un si beau choix, cet époux enchanté
Fit son bonheur, fit aussi son martyre.
Reine des cœurs qu'elle soumettoit tous,
Léda régnoit, Tindare étoit jaloux.
Ne pouvant seul adorer tant de charmes,
Il redoutoit mille amans séducteurs ;
Les dieux encor excitoient ses alarmes ;
Ces dieux alors, souverains corrupteurs,

S'humanisoient pour des beautés mortelles,
Et las enfin d'être adorés des belles,
S'étoient par goût faits leurs adorateurs.
Tout exprimoit sa jalouse tendresse :
Une Vénus étoit dans ses jardins ;
Un jour Tindare à de si belles mains
Donna des fers ; des fers à la déesse
Qui, d'un regard, enchaîne les humains !
L'Amour apprit cette coupable offense ;
Et par un trait digne de son courroux,
Pour mieux punir le crime de l'époux,
Il destina l'épouse à sa vengeance.
Sur elle en vain il redouble ses coups,
Et n'éprouvant qu'une austère sagesse,
A Jupiter l'Amour vaincu s'adresse.
« Si j'ai, dit-il, à tes déguisemens
» Prêté mon art et mes enchantemens,
» A la beauté livrons encor la guerre :
» Vois cette reine aux bords de l'Eurotas :
» Seule, à tes yeux, elle unit plus d'appas,
» Qu'à tes amours n'en peut offrir la terre ;
» Son ame encor échappe à mes desirs.
» Viens, venge-toi d'une beauté coupable :
» Je vais lui tendre un piège inévitable ;
» S'il fait ma gloire, il fera tes plaisirs.
» Tandis qu'au bain l'insensible s'amuse

» A voir jouer des cygnes sur les eaux,
» Deviens toi-même un cygne qui l'abuse ;
» Descends, parois, nage dans ces roseaux.
» Moi, de ton aigle empruntant le plumage,
» J'y volerai prêt à fondre sur toi,
» Je répandrai le désordre et l'effroi,
» Fuis dans ses bras, le reste est ton ouvrage»
Il dit : l'Olympe applaudit à l'Amour,
Et Jupiter lui sourit et l'embrasse.
Tous deux partis du céleste séjour,
D'un vol hardi, l'un mesure l'espace,
Et d'un regard, fixe l'astre du jour.
L'autre est sur l'onde, où sa tête surpasse
L'orgueil jaloux des cygnes d'alentour.
Au lieu des feux destinés aux coupables,
L'aigle superbe emportoit dans les airs,
Et ce carquois et ces feux redoutables
Dont il se plaît à brûler l'univers.
L'aigle déjà porté sur le rivage,
Fait tout trembler : tout l'a vu, tout l'a fui ;
Il voit le cygne, il veut fondre sur lui :
L'oiseau craintif vole, évite sa rage,
Plonge, revient, disparoît et surnage,
Arrive au bord où se baignoit Léda,
Qui, par pitié, dans sa fuite l'aida.
L'aigle aussitôt part et fend le nuage.

Léda sans crainte, au cygne caressant,
Tend une main qui flatte son plumage.
Lui dans ses bras, tendre et reconnoissant,
Semble en tremblant expliquer son hommage.
Bientôt plus libre, il devient plus pressant :
Léda s'émeut sous l'aile qui la presse,
Et chaque plume est un trait qui la blesse ;
L'eau n'éteint point le feu qu'elle ressent ;
De cet amour la nouveauté l'étonne ;
Elle combat, fuit, reçoit et pardonne
Les attentats d'un bec trop amoureux ;
Jupiter touche au comble de ses vœux ;
Léda gémit, l'onde écume et bouillonne :
L'aigle triomphe, et le cygne est heureux.

LES AMANS GÉNÉREUX.

Près de Tempe, ce fortuné séjour,
Lieu favori de Palès et de Flore,
Le jeune Hylas, Églé plus jeune encore,
Tous deux épris, se cachoient leur amour.
Tous leurs discours n'étoient qu'un regard tendre.
Leur feu contraint ne pouvoit s'exhaler ;

Le simple Hylas n'eût jamais su parler :
S'il eût parlé, l'eût-elle su comprendre ?
Mais tôt ou tard, où le desir sera,
L'âge et l'amour instruiront l'innocence.
Un jour enfin le hazard les tira
De ce néant où dormoient leur enfance.
Sous un feuillage, aux plus paisibles lieux,
La jeune Églé se reposoit à l'ombre :
Hylas survint, Hylas de tous ses yeux
La contempla sous le feuillage sombre.
Vénus, ô toi que nous servons si peu !
Tandis qu'Eglé sur ce gazon sommeille,
Si tu permets que ma bouche de feu
Prenne un baiser sur sa bouche vermeille,
Je te le jure, ô divine Cypris !
Je lui fais don de deux pigeons chéris,
Pareils à ceux qu'on t'élève à Cythère.
Le vœu fut fait et le baiser fut pris.
D'un sommeil feint profita la bergère,
Et le soir même elle en reçut le prix.
Le jour suivant Eglé dormit encore :
Le berger vint et ne s'endormit pas ;
O dieu d'amour ! vois tout ce que j'adore.
Je te demande un seul de tant d'appas.
Ah ! si je puis, sans qu'Eglé le ressente,
Coulant ma main sous son corset jaloux,

La promener sur sa gorge naissante !..
Pour un larcin si secret et si doux,
Je lui promets le beau mouton que j'aime.
Endors, Amour, endors Eglé toi-même.
Hylas trouva le plus profond sommeil ;
Il vit, toucha, prit, parcourut sans peine
Le sein d'Eglé qui retint son haleine,
Et jusqu'au bout suspendit son réveil.
Sous ce berceau, la timide bergère,
Le lendemain, craignit de se revoir ;
Elle craignoit, mais brûloit de savoir
Le don qu'Hylas pouvoit encor lui faire.
Elle y vint donc, il y revint aussi.
Dieux immortels, je la retrouve ici !
Faites, grands dieux, sans lui causer d'alarmes,
Que dans ses bras, par les nœuds les plus forts,
Je puisse enfin jouir de tous ses charmes !
Vous le savez ; hélas ! pour tous trésors
Je n'ai qu'un chien : Eglé, je te le donne.
Oh ! de quel somme Eglé dormit alors !
A quel espoir le berger s'abandonne !
En un instant tout cède à son effort ;
Et plus il ose, et plus elle s'endort.
Un trop beau rêve occupoit la dormeuse,

Et vous jugez que dans l'instant qu'Hylas
Ferma les yeux, dans l'extase amoureuse,
Les yeux d'Eglé ne se rouvrirent pas.
On les ouvrit, quand les songes finirent.
Au fond du bois, le berger s'égara;
Le chien resta; le soir ils se revirent:
Eglé rougit, le berger soupira,
Ils étoient seuls sans soupçon, sans alarme;
Enfin l'amour avoit rompu le charme:
Quoiqu'éveillée, Eglé s'abandonna,
Du jeu d'amour connut toute l'vresse;
S'il fit encor un don à sa tendresse,
La prompte Eglé rendit ce qu'il donna.
Pleine à son tour d'une ardeur inquiète,
Eglé lui dit: je sais que je te doi
Ces deux pigeons, premier don de ta foi:
Mais conçois-tu mon alarme secrète?
S'ils s'envoloient! c'est trop de soin pour moi;
Je te les rends, c'est à toi de connoître
Le prix charmant que j'exige pour eux;
Il s'en douta, les racheta... tous deux;
De ses pigeons il fut bientôt le maître.
L'instant d'après que ce point fut réglé,
Le beau mouton vint à l'esprit d'Eglé.
Doit-on ainsi dépouiller ce qu'on aime?

De tous tes pas compagnon assidu,
Tu te plaisois à le nourrir toi-même,
Je te le rends: le mouton fut rendu.
Le chien restoit. Raison toute nouvelle,
Ordre absolu de reprendre ce don.
On n'a qu'un chien, c'est la garde éternelle
De son troupeau qui reste à l'abandon.
Mon cher Hylas, reprends tout, lui dit-elle,
Et je te donne un baiser de retour;
Je ne veux rien d'un amant que l'amour;
Ton cœur suffit, si ton cœur est fidèle.
Ce don à faire avoit coûté bien peu;
A le reprendre, il coûta davantage;
Le pauvre Hylas ralentit son hommage;
Et se fit presque une affaire d'un jeu.
Il s'endormit à côté de la belle,
Qui ne cherchant qu'un prétexte nouveau,
En soupirant, disoit encor en elle:
Que ne m'a-t-il donné tout son troupeau!

ÉPITRE
A LAURE.

Il étoit grand jour, et l'aurore
Faisoit place aux feux du matin :
Comblé du plus heureux destin,
En sortant des bras que j'adore,
J'ai quitté ce lit clandestin,
Où puisse-tu dormir encore.
Ce jour m'a paru plus charmant,
L'air plus pur, la terre plus belle ;
Zéphire alloit plus mollement
Caresser la moisson nouvelle :
L'onde baignoit plus lentement
La rive qui fleurit pour elle.
Ainsi par un enchantement,
La nature se renouvelle
Aux yeux satisfaits d'un amant.
Tout s'épure aux traits de sa flâme ;
Tout se meut par son mouvement ;
Et devant lui chaque élément
Reçoit le charme de son ame.
O calme, ô repos de mon cœur !
Tu n'étois point cette langueur,

Ni cette foiblesse mourante
Qui terrasse un amant vainqueur ;
Mais cette joie étincelante,
Cette sérénité brillante
D'un cœur content, mais empressé,
Qui jouit du plaisir passé,
Par un souvenir qui l'enchante.
J'ai quitté ton divin séjour,
Moins plein de ce feu qui dévore,
Mais encor plus rempli d'amour :
Tel que Céphale au point du jour,
Lorsqu'il vient de quitter l'aurore.
Par un invincible pouvoir
Tout s'enflammoit à mon passage,
L'oiseau reprenoit son ramage ;
Le Faune sortoit pour me voir,
Et la Dryade, moins sauvage,
L'invitoit aux plaisirs du soir.
Moi, tout rempli de ma conquête ;
Je levois mon front radieux ;
J'atteignois les cieux de ma tête
Et je surpassois tous les dieux.
Mais d'une victoire si belle,
Quel que soit pour moi tout l'attrait,
Je n'ai dit qu'à l'écho fidèle
Le nom que j'adore en secret.

Seul, au fond d'un bois solitaire,
J'ai dit que Laure étoit à moi,
Et sous le cachet du mystère,
J'ai tracé les vers que tu vois ;
Ces vers que tu me fais entendre,
Lorsqu'en tes caprices divers,
Tu prêtes aux plus foibles airs
L'accent de la voix la plus tendre ;
Lorsque tu chantes tour à tour
Cythère, Délos, Hypocrène ;
Quand sur ta bouche de Sirène
Je meurs d'amour-propre et d'amour.
Qui pourra jamais la décrire,
Cette ivresse de mes esprits ?
Mais qu'importent de vains écrits ?
Dans mon cœur ne sais-tu pas lire ?
Quel Apollon peut garantir
D'exprimer ce qu'amour inspire ?
On a tant d'ame pour sentir,
Et si peu d'esprit pour le dire ?

ÉPITRE

A CLAUDINE.

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime?
Faut-il des noms et des titres divers ?
Que fait un nom, quand l'amour est extrême!
Claudine est belle, et suffit à mes vers.
C'est une fleur qu'un hasard fit éclore.
Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'aurore ?
Son humble état la rend plus chère encore.
Laissons tout autre honorer de ses chants
L'orgueil jaloux des parterres de Flore :
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est-là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis : j'y vis tous les amours.
Simple sans art, belle sans imposture,
Ton teint naïf brilloit de ses couleurs ;
Tes seuls appas composoient ta parure,
Et tes cheveux bouclés à l'aventure,
Flottoient au vent sous un chapeau de fleurs.
Je démêlai ce feu dont la nature
Fait pétiller dans tes yeux séduisans

Tous les desirs d'un instinct de seize ans ;
Cette candeur, cette vérité pure,
Et ce regard innocent et malin,
Lorsque tu vois l'albâtre de ton sein
S'élever, croître ou décroître à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
Quand pour jouir de ta flamme secrète,
Je vais revoir ton rustique séjour,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour
l'amour
De chiffonner ta simple collerette,
Que ces bijoux, ces clinquans de toilette,
Dont sont chargés tous nos tetons de cour?
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangère,
Changerois-tu ton amant et ton sort?
Ne te plains point, trop heureuse bergère,
Nous folâtrons sur la verte fougère :
Sur des coussins la mollesse s'endort.
Rappelle-toi cette nuit du mystère,
Où j'habitai sous le chaume sacré
Du vieux pasteur ton maître et mon curé ;
Lorsque ta main enivra le saint homme,
Lorsque sans lui, sans notaire, et sans Rome,
Par nous deux seuls notre amour fut juré.
Ce presbytère en un temple adorable
Changea soudain ; l'amour en fut le dieu.

On te l'a peint un monstre redoutable,
Et tu le vis, c'est un enfant aimable.
On t'en a fait un crime, et c'est un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit! que de baisers de feu
Donnés, rendus, précipités sans nombre,
Pour les compter, ils nous coûtoient trop
peu ;
L'aube du jour moins de fleurs vit éclore
Que de baisers que je cueillois encore!
Et si l'instant de cacher notre amour
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore
Si le soleil vers le quart de son tour
N'en eût compté plus encor que l'aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir :
Le soir, aux champs, je courus te revoir ;
Un autre autel eut d'autres sacrifices.
La nuit revint, et passa ton espoir.
Que de beaux jours, que de nuits plus pro-
pices
Ont secondé nos furtives délices!
Faut-il, Claudine, en voir finir le cours?
Le tems m'appelle, et m'entraîne à la ville ;
Je vais quitter le plus beau des séjours.
Mon âge d'or couloit dans cet asyle ;
L'âge de fer est aux lieux où je cours.

Sans être ému, j'y verrai tout Cythère;
L'art des cités et la pompe des cours;
J'en fais serment au dieu de ma bergère:
Claudine aura mes dernières amours.
Toi que je laisse oisive et solitaire,
Dans ce hameau tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère,
Lubin, Antoine, et ce jeune vicaire...
Claudine, hélas! m'aimeras-tu toujours?

LA RAISON
ET LE PLAISIR.

LA raison nous plaît par système,
Et le plaisir entraîne avant qu'on l'ait prévu:
Il est comme les dieux, il fait tout par lui-même.
Examinez les sens dont le corps est pourvu:
Ce sont d'heureux canaux formés par la nature,
Pour le cours éternel de la félicité.
Notre ame, dira-t-on, est une essence pure:
Elle est tout ce qu'on veut: mais la Divinité
Si bien de sa prison composa la structure,
Qu'on y trouve, tout bien compté,

Cinq portes pour la volupté.
La raison prêche leur clôture;
Par ses prônes fréquens le monde est endormi:
Mais c'est une chose un peu forte,
De dire qu'on craint l'ennemi,
Et de se loger à sa porte.
Le péril, répond-on, augmente ses honneurs:
Elle est là pour offrir un secours salutaire.
Je n'entre point dans ce mystère:
Le sentiment suffit pour la règle des mœurs;
La nature m'a fait, et le bon fils préfère
Le plaisir de servir sa mère,
Aux leçons de ses gouverneurs.

PORTRAIT
DE LA NUIT.
*A M. . . . . DE ***.*

J'AVOIS conduit Églé chez son Apelle.
Là, parcourant les plus rares portraits,
Je dis à l'art: regarde... qu'elle est belle!

Pour ton chef-d'œuvre, as-tu vu plus d'attraits ?
Rends tes pinceaux dignes de ce modèle ;
Place l'objet, touche, colore, excelle,
Peins la beauté... mais sous des nouveaux traits.
Saisis d'Églé le piquant caractère ;
Nous ne voulons naïade, ni bergère ;
Vénus, Hébé... tu les peignis cent fois ;
Minerve est triste, et Pallas si sévère !
Junon si fière !... Il faut un autre choix.
Flore, dis-tu : mais Flore ; toujours Flore...
Cherchons... Tu vas me proposer l'Aurore,
Et m'éblouir de l'éclat qui la suit.
Non. Mais écoute un plan qui me séduit,
Un sujet neuf qui pourra te surprendre :
Peignons Églé sous les traits de la nuit.
Mais quelle nuit. Dieu ! pourras-tu la rendre ?
Aux champs des airs, vois ce char emporté
Par des coursiers que guide une déesse :
Il vole, il fuit loin du jour qui la presse ;
Entr'elle et lui règne l'obscurité.
Du firmament l'éternelle courière,
Portant le calme et la sérénité,
Est au milieu de ce trône argenté.
De ses yeux part un sillon de lumière

Qui perce l'ombre et marque sa carrière.
Un voile obscur enflé par les zéphirs,
Sur ses cheveux qui flottent en arrière,
Lui fait un dôme émaillé de zaphirs.
De ses chevaux, une main tient les rênes,
L'autre répand des moissons de pavots,
Dont les amours, pour prix de leurs travaux,
Font des festons bien plutôt que des chaînes.
L'oiseau qui chante aux portes du matin
Sommeille encore aux pieds de la déesse ;
La nuit retarde un concert qui la blesse :
Pourquoi sitôt voir arriver sa fin ?
Hélas ! de l'homme, elle endort le chagrin,
Flatte l'espoir, console la tristesse ;
De mille amans protège la tendresse,
Et de tout être adoucit les destins.
Quand la nuit veille au bonheur des humains,
Pourquoi le jour veut-il naître sans cesse ?
Toi, dont ici j'ai crayonné les traits :
Quand je t'élève aux célestes demeures,
C'est pour régner sur les plus douces heures,
Heures d'amour, de délices et de paix.
Donne au pinceau l'honneur de cette image ;
Lors je dirai, contemplant tes attraits :
Nuit, belle nuit, que ce nom t'encourage !

Donne l'exemple aux heureux que tu fais,
Nuit du bonheur, que ton cœur le partage.
Jouis, l'amour te rendra tes bienfaits.

LA ROSE,

ODE ANACRÉONTIQUE.

Tendre fruit des pleurs de l'aurore,
Objet des baisers du zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas ! diffère encore,
Diffère un moment à t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle,
Qui doit subir la même loi.
Rose, tu dois briller comme elle ;
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse ;
Viens la parer de tes couleurs ;
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône et ton tombeau ;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour peut-être
L'asyle où tu dois pénétrer ;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher ;
Eclate à ses yeux sans leur nuire,
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

EPITRE

SUR L'AUTOMNE.

Suivons les Ménades ;
Dans leurs promenades,
Ami, rendons-nous.
Bientôt les Pleïades,
L'aquilon jaloux,
Fondant des montagnes,
Viendront tour-à-tour
Faire à nos campagnes
Sentir leur retour.
Au sein de nos plaines,
De vives châleurs
Ont séché nos fleurs,
Tari nos fontaines.
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphir sans haleines,
Flore sans couleurs.
La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit et se couronne
D'un pampre nouveau.
Du vin qui s'écoule,

Versé par ses mains,
S'abreuve une foule
De jeunes Silvains,
Qui dans ces jardins,
Du pesant Silène
Soutiennent à peine
Les pas incertains.
Suspends ton étude ;
Viens, loin des neuf Sœurs,
Goûter les douceurs
De ma solitude :
Esclave avec moi
Du vainqueur de l'Inde,
Que le Dieu du Pinde
Subisse la loi.
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'est Anacréon,
Ami, qu'il faut suivre.
Apprends à monter
Ta galante lyre :
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inspire
Le tendre délire
Qui, cher à Thémire,
S'en fait écouter.

Parmi nos convives,
Invitons l'amour ;
Qu'il vienne à son tour
Revoir sur ces rives
Cythère à sa cour.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort,
L'Amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.
Ami d'Épicure,
J'en suis les leçons ;
Comme lui j'épure
Les utiles dons
Que fait la nature
A ses nourrissons.
D'une ardeur extrême,
Le tems nous poursuit :
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit,
Plus léger qu'Eole,
Le moment s'envole,
Renaît et s'enfuit.
Qu'un prompt sacrifice
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux :

Qu'au milieu de nous,
Ce dieu taciturne
Perde son courroux :
Du vin de cette urne
Enivrons Saturne.
Désormais plus lent,
Ce Dieu turbulent,
Pour reprendre haleine
Suivra de Silène
Le pas nonchalant.
Sous l'ombre propice
De ce bois sacré,
Pour le sacrifice
L'autel est paré.
Ce lieu solitaire
Est le sanctuaire
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les soins, les contraintes,
Et les vains desirs,
Tyrans des plaisirs.
Déjà sous la tonne,
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lierre divin,

Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Les Nymphes accourent;
Les faunes m'entourent;
Le vin va couler;
L'encens va brûler:
La victime est prête,
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête?
Thémire, avec moi,
Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.

LE PRINTEMS.

Sur l'herbage tendre,
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs,
Et l'Aurore arrose
De ses tendres pleurs,
De la jeune rose
Les vives couleurs.
Déjà Philomèle
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle

A ses sons touchans.
Sur un lit de mousse,
Les Amours, au frais,
Aiguisent des traits
Qu'avec peine émousse
La froide raison,
Qui croit qu'elle règne,
Quand elle dédaigne
La belle saison.
Nos berceaux se couvrent
Du souple jasmin;
Nos yeux y découvrent
Le riant chemin
Par où le mystère
Servant nos desirs,
Nous mène à Cythère
Chercher les plaisirs.
Oui, de la nature
La vive peinture
N'est pas sans dessein.
Tant de fleurs nouvelles,
Qui de tant de belles
Vont orner le sein;
Le tendre ramage
Des jeunes oiseaux,
Le doux bruit des eaux,

Tout offre l'image
D'un aimable dieu ;
Tout lui rend hommage.
Dans un si beau lieu,
Tout y peint son feu :
Hélas ! quel dommage
Qu'il dure si peu !
Il pénètre l'ame,
Ce feu trop subtil...
Mais pourquoi faut-il
Que de cette flamme
Qui peint le printems,
Tout, en même tems,
Trace à notre vue
La légereté
Souvent imprévue
Chez la volupté ?
L'onde fugitive,
A l'ame attentive,
Peint à petit bruit
L'ardeur passagère,
Dont l'éclat séduit
Plus d'une bergère
Que l'amour conduit.
L'haleine légère
Du zéphir badin,

Qui, dans ce jardin,
Vole autour de Flore,
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore,
Le frivole éclat,
De l'oiseau volage
Les accords légers,
Peignent du bel âge
Les feux passagers.
Tout ce qui respire,
Nous dit en ce tems :
L'amoureux empire
Est un vrai printems :
Il plaît, il enchante ;
On l'aime, on le chante ;
Soins trop superflus !
Vaut-il ce qu'il coûte ?
A peine on le goûte,
Qu'il n'est déjà plus.

LE HAMEAU.

RIEN n'est si beau
Que mon hameau,
Oh qu'elle image !
Quel paysage
Fait pour Vateau !
Mon hermitage
Est un berceau,
Dont le treillage
Couvre un caveau,
Au voisinage,
C'est un ormeau,
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau ;
C'est un ruisseau
Dont l'onde pure
Peint sa bordure
D'un ver nouveau.
Mais c'est Silvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des dieux.

Là chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir
Qu'un autre efface.
C'est à l'entour
De ce domaine
Que je promène
Au point du jour
Ma souveraine.
Si l'aube en pleurs
A fait éclore.
Moisson de fleurs,
Ma jeune Flore
A des couleurs
Qui, près des leurs,
Brillent encore.
Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce méandre,
Dans ce moment,
Un bain charmant
Voit sans mystère,
Sans ornement,
Et la bergère
Et son amant.
Jupe légère

Tombe aussitôt :
Tous deux, que faire ?
L'air est si chaud !
L'onde est si claire !
Assis auprès,
Comus après
Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais,
Gaîté nouvelle,
Quand le vin frais,
Coule à longs traits ;
Toujours la belle
Donne, ou reçoit,
Fuit, ou m'appelle,
Rit, aime, ou boit.
Le chant succède,
Et ses accens
Sont l'intermède
Des autres sens.
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomèle,
Qui si bien qu'elle
Ne chante pas.
Telle est la chaîne

De nos desirs.
Nés sans soupirs,
Comblés sans peine,
Et qui ramène
De nos plaisirs
L'heure certaine.
O vrai bonheur !
Si le tems laisse
Durer sans cesse
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle,
Jointe à l'humeur
D'être fidelle !
Qu'à pleines mains,
Le ciel prodigue,
Comble et fatigue
D'autres humains :
Moi, sans envie,
Je chanterai
Avec Sylvie ;
Je jouirai,
Et je dirai
Toute la vie :
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

HYMNE
A LA BEAUTE.

Tout rend hommage à la beauté.
Pour éclairer ses traits, le jour se renouvelle;
Pour la chanter, s'éveille Philomèle :
Le ruisseau qui fuyoit, devant elle arrêté,
Trace son image fidelle ;
Des pavots du sommeil la douce volupté
Rend de son teint la fraîcheur éternelle :
L'ordre de l'univers semble établi pour elle.

AUX MUSES.

Souffrez les amours sur vos traces :
Muses, souvenez-vous toujours
Que l'esprit est sans les amours
Ce qu'est la beauté sans les graces.
C'est à l'amour qu'il faut céder,
Quel autre charme nous arrête ?
L'esprit peut faire une conquête :
Mais c'est au cœur à la garder.

LA COCARDE.
*REMERCIEMENT de M. *** à Mademoiselle ***, qui lui envoya une Cocarde à l'armée.*

J'ai fait briller au champ de Mars
L'ornement galant et terrible
Par qui, désormais invincible,
Je puis affronter les hasards.
Préférable aux lauriers que donne la victoire,
Ce panache éclatant va, sous nos étendards,
Accroître ma valeur, comme il accroît ma gloire.
Formez pour des guerriers ces militaires dons,
Jusqu'à ce que la paix repeuplant nos retraites,
Vous puissiez couronner nos fronts
Du myrthe qui croît où vous êtes.
Ainsi la mère des Amours
Paroit le fils d'Anchise, et lui prêtoit des armes ;
Encouragé par elle au milieu des alarmes,

Les regards de Vénus l'accompagnoient
toujours :
J'aurai la même destinée,
Armé par d'aussi belles mains ;
Et si du héros des Troyens
La valeur ne m'est pas donnée,
Pour suppléer au moins à ses exploits vantés,
J'imite le pieux Énée,
Dans le respect qu'il eut pour les divinités.

ÉPITAPHE

D'une petite chienne de M..... la D..... de Chevreuse.

Sévère à tout le monde, à mon maître fidèle,
N'aimant que lui pour l'aimer mieux,
J'avois de mon amour l'exemple sous les yeux,
Ma maîtresse fut mon modèle.

ODE.

» Jupiter, prête-moi ta foudre,
» S'écria Lycoris un jour ;
» Donne : que je réduise en poudre
» Le temple où j'ai connu l'Amour.

» Alcide, que ne suis-je armée
» De ta massue ou de tes traits,
» Pour venger la terre alarmée,
» Et punir un dieu que je hais !

» Médée, enseigne-moi l'usage
» De tes plus noirs enchantemens :
» Formons pour lui quelque breuvage
» Égal au poison des amans.

» Ah ! si dans ma fureur extrême,
» Je tenois ce monstre odieux !
» Le voici, lui dit l'Amour même,
» Qui soudain parut à ses yeux.

» Venge-toi, punis, si tu l'oses »
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses,
Pour corriger le jeune Amour.

On dit même que la bergère
Dans ses bras n'osoit le presser,
Et, frappant d'une main légère,
Craignoit encor de le blesser.

ÉPITRE

A M . . . . . S***,

Ecrite de Fontainebleau.

DU froid séjour de la grandeur,
J'écris a ma chère Thémire :
Qu'Amour soit mon ambassadeur :
Qu'il lui porte ce qu'il m'inspire.
Les fraîcheurs ont fini le cours
De ces innocentes soirées,
Plus belles que les plus beaux jours,
Où, de leurs plus simples atours
Les Graces naïves parées,
Brilloient au milieu du concours
De tes amis et des Amours.
Je les vis aux bords de la Seine,
Que tes pas légers parcouroient,
Quand d'une lumière incertaine
Diane et l'Amour t'éclairoient,

Quand tous les Zéphirs accouroient,
Voloient, et te suivoient à peine,
Quand Blénac et moi t'adoroient,
Et que les Graces admiroient
Leur sœur, leur émule et leur reine.
Où sont-ils, ces jours de desir ?
A la cour, dans ma solitude,
Mais solitaire sans loisir,
Le sort jaloux m'a fait choisir
Le stérile ennui d'une étude
Qui n'est pas celle du plaisir :
Mais lorsque mon cœur peut saisir
L'image de l'objet qu'il aime,
Je ne vois qu'Amour devant moi,
Je ne vois que Cythère et toi,
Je me revois enfin moi-même.
Mon ame échappe à sa prison ;
L'effort du plaisir la délie ;
L'étude occupoit ma folie :
Le plaisir me rend la raison.
Qu'ici règne un esprit contraire !
Hélas ! quel séjour pour un cœur
Né tendre, amoureux et sincère !
Ici l'Amour est un trompeur,
Et l'Hymen est un mercenaire.
Crains-tu que je perde jamais

Ta simplicité que j'adore,
Pour prendre des mœurs que je hais ?
Je cultiverois sans progrès
L'art adulateur que j'ignore,
Charmé de ne savoir encore
Qu'aimer et chanter tes attraits.
Mais insensible à ma constance,
O ma Thémire ! tu te tais !
Est-ce donc trop peu de l'absence ?
Qui tarde trop à s'exprimer,
N'aime point, ou n'aimera guère.
Pourquoi perdre le tems à plaire ?
Il nous est donné pour aimer.
L'âge fuit, et le tems nous dévance ;
L'heure où la fleur s'épanouit
Avec elle s'évanouit ;
Et l'heureux tems où l'on jouit,
s'envole avec la jouissance.

ÉPITRE

A M..... SALÉ.

Les Amours, pleurant votre absence,
Loin de nous s'étoient envolés ;
Enfin les voilà rappellés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis ces enfans ailés,
Voler en foule sur la scène,
Où, pour voir triompher leur reine,
Leurs états furent assemblés.
Tout avoit déserté Cythère,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mère
Et la ceinture et les atours.
Dieux ! quel fut l'aimable concours
Des Jeux, qui, marchant sur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les Graces,
Et composés par les Amours !
Des ris l'essaim vif et folâtre
Avoit occupé le théâtre.
Sous les formes de mille amans,
Vénus et ses Nymphes parées

De modernes habillemens,
Des loges s'étoient emparées :
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs
Vint aussi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémissant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en pestant, leur hommage
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de TERPSICORE :
L'amour est las de voltiger ;
Laissez soupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore.
Je sais que, pour vous attirer,
Le solide Anglais récompense
Le mérite errant que la France
Ne sait tout au plus qu'admirer ;
Par sa généreuse industrie,
Il veut en vain vous rappeller :
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie ?

ÉPITRE

SUR L'AUTOMNE (*).

ABRÈGE ta course,
Amant de Thétis ;
Soleil, amortis
Tes feux dans leur source.
L'excès des chaleurs
A brûlé nos plaines,
A séché nos fleurs,
Tari nos fontaines ;
L'aurore est sans pleurs :
Zéphyr sans haleines,
Flore sans couleurs.
La seule Pomone,
Sous ce frais Berceau,
Rit, et se couronne

(*) *Cette épitre, pour le fond, est la même que celle qui commence par ce vers,* Suivons les Ménades ; *mais les changemens que l'auteur y a faits sont si considérables, que l'on a cru devoir donner séparément cette dernière leçon.*

Du pampre nouveau ;
Et du vin qui coule
S'abreuve une foule
De jeunes Silvains,
Qu'on voit dans la plaine,
Soutenir à peine
Leurs pas incertains.
Viens, mon cher Ariste :
Fuis l'empire vain
D'une raison triste.
Est-ce au dieu du vin
Qu'un sage résiste ?
Sois sage, mais boi :
Vois le dieu du Pinde,
Esclave avec toi,
Du vainqueur de l'Inde
Suivre ici la loi.
Il veut qu'on allie
Sur un même ton
Maxime et sallie,
Pétrone et Caton,
Sagesse et folie.
Ainsi verra-t-on
Epicure à table,
Au banquet aimable
D'un nouveau Platon,

J'y veux, pour convive,
L'enfant de Cypris ;
Au milieu des ris,
Sa chaleur plus vive
Plaît à mes esprits.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort,
Qu'amour le réveille
Quand Bacchus l'endort.
Austère Chrisipe,
Vas-tu follement
Poser un principe
Contre un sentiment ?
Pourquoi d'un moment
Que le ciel nous donne,
Nous faire un tourment ?
La nature ordonne ;
Mon cœur obéit :
Sénèque raisonne ;
Horace jouit.
Ecoute l'emblême
Dont il nous instruit :
D'une ardeur extrême
Le tems nous poursuit,
Détruit par lui-même,

Par lui reproduit ;
Plus léger qu'Eole,
Il naît et s'envole,
Renaît et s'enfuit.
Enivrons Saturne ;
Ce vieillard plus doux,
Egayant pour nous
Son front taciturne,
Perdra son courroux
Au fond de cette urne ;
Devenu plus lent,
Ce Dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silène
Le pas nonchalant.
Sous l'ombre propice
De ce bois sacré,
L'autel est paré
Pour le sacrifice,
Hebé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Avec nos bergères,
Chantez, dieux des bois ;
Ménades légères,

Dansez

Dansez à leurs voix.
La victime est prête :
Ami, qui t'arrête ?
Thémire avec moi,
Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.

ÉPITRE

SUR LA VOLUPTÉ.

Hote aimable d'un lieu charmant,
Où, loin du faste et du tumulte,
Tu paroîs si fidèle au culte
Du dieu père de l'enjoûment,
J'irai sous ce bois respectable
De myrte et d'Oliviers planté,
Revoir à tes côtés à table
L'innocence et la volupté.
Des grands ainsi que du vulgaire
Que ces beaux lieux soient ignorés ;
Dans ce bachique sanctuaire,
Tous ces profanes altérés
Porteroient leur soif téméraire.
Adorons de loin nos tyrans ;

Si la gloire avec eux habite,
L'ennui suit la pompe et les rangs,
Et tu sais que la joie évite
L'air fâcheux des dieux et des grands.
Non, vous n'aurez point notre hommage;
Vous, dont j'ai bravé le mépris;
Ce berceau, mieux que vos lambris,
Couronne la tête du sage.
Plus de plaisir, moins de splendeur;
Vos ennuyeuses excellences,
Et vos sérieuses grandeurs
Glaceroient nos vives séances.
Les dieux, par un don généreux,
Ont comblé l'état où nous sommes:
La grandeur fut faite pour eux;
Le plaisir fut fait pour les hommes:
Ils sont grands: nous sommes heureux.
Que la saturnale établie
Dans ton rustique appartement,
Leur prouve notre enchantement:
Quand l'ivresse parle, et délie
Les nœuds du froid raisonnement;
Lorsqu'un léger caprice allie,
Par un bizarre enchaînement,
Et la maxime et la saillie,
Et que des cœurs l'accord charmant

Joint aux accès de la folie
Les ressources du sentiment;
Dieux, respectez l'égarement
D'un heureux mortel qui s'oublie,
Plus dieu que vous dans ce moment.
Pendant que l'active opulence
Possède sans pouvoir jouir,
Coulant dans l'ombre du plaisir
Des jours faits pour l'indépendance,
Une oisive et molle indolence
M'endort dans les bras du plaisir,
M'éveille au sein de l'espérance.
Ami, voilà la volupté,
Libre enfant de l'oisiveté:
La volupté toujours nouvelle,
Vive sans fougue et sans transports,
Qui fuit, mais qui laisse après elle
Les desirs au lieu de remords!
Sur mon front serein, la jeunesse
Sème encor les fleurs et les lis;
Je bois, je folâtre, et je ris;
Si je succombe à ma foiblesse,
Un Dieu réchauffant mes esprits,
De ma flamme et de mon ivresse
Redouble à chaque instant le prix,
Et chaque instant qui fuit me laisse

Plus altéré, mais plus épris.
Nuit charmante, arrête, prolonge
Les douceurs d'un festin pareil;
Reculons l'instant du réveil,
Il ne peut nous donner qu'un songe.
Que l'aube à son brillant retour,
Sur les gazons nous trouve encore
Disputant de vers et d'amour;
Et de nouveau voyons éclore,
Pour prémices d'un plus beau jour,
Les fleurs, les plaisirs et l'aurore.

LA NUIT DE PARIS.

ÉPITRE A OLYMPE.

Tandis que l'enfant de Cypris
Inspire et féconde l'adresse
De ses nocturnes favoris,
Et dans la nuit la plus épaisse,
Trompe les cocus de Paris;
Quand l'hymen dort, quand l'amour veille;
Quand le Suisse prête l'oreille
Au marteau que va doucement
Soulever la main d'un amant;
Quand les Martons en sentinelle
Observent les pas des jaloux;
Quand plus d'une épouse infidelle
Ferme sur elle les verroux;
Lorsqu'une heure sonne et m'appelle,
Je pars, je vole où me conduit
La route la plus solitaire,
Donnant pour guide le mystère
Au dieu des faveurs qui me suit.
J'arrive auprès de ta demeure;
Et loin des passans et du bruit,
Couvert du manteau de la nuit,

J'attends ton retour et ton heure.
Ces vers te peindront le local
Voisin de tes toits domestiques :
Près de ce temple monacal,
Par ses cloches et ses cantiques
A notre repos si fatal,
Deux petits monumens antiques
Ont un frontispice inégal ;
Une Madonne et sa chapelle,
Une Naïade et son canal
Font une accolade nouvelle.
Au centre est un enfoncement,
Un refuge, un abri fidèle,
Qui sert de niche à ton amant.
Aux divinités mes voisines
Je dis l'excès de mon amour,
Et les entretiens tour à tour
Des plaisirs que tu me destines.
Objet de ce saint monument,
Dis-je, en m'adressant humblement
A la Pucelle Egyptienne,
Souffre qu'un profane, un amant,
Au lieu de te dire une antienne,
Soupire à tes pieds son tourment.
Tu me vois d'un regard sévère,
Et cette lampe qui t'éclaire,

J'en juge par son tremblement,
Me prête à regret sa lumière.
O déesse ! écoute un moment :
De tous les voiles du mystère
Je couvre mon égarement ;
Et si d'une ardeur criminelle
Je brûle involontairement,
Au moins suis-je un amant fidèle.
Toi qui du fond de ces canaux
Fais jaillir ta vive cascade,
O Nymphe, ô gentille Naïade,
Dont j'entends murmurer les eaux,
Avec plaisir tu dois apprendre
Le bonheur d'un amant heureux ;
Tu seras propice à mes vœux,
Les Naïades ont le cœur tendre.
Quand je parle ici de mes feux,
Que fais-tu, Nymphe de la Seine ?
Peut-être en ces humides lieux,
Quelque triton audacieux
Perce ta voûte souterraine.
Je le vois brûlant de desir,
Réchauffer ton onde glacée,
Et sur ton urne renversée
Trouver la source du plaisir.
Loin que ta pudeur s'y refuse,

Combien de fois, sans l'arrêter,
Sais-tu lui faire répéter
Les jeux d'Alphée et d'Aréthuse !
Ma Nymphe, aussi vive que toi,
Dans peu goûtera ces délices,
Aura ces gages de ma foi,
Et verra de tels sacrifices.
Mais tandis que dans ce réduit,
Ma veine coule avec ton onde,
Près de nous j'entends quelque bruit.
Au travers de la nuit profonde,
Quel est le flambeau qui me luit ?
Le bruit cesse.... il se renouvelle....
L'espoir fait tressaillir mon cœur.
C'est Olympe.... on frappe, c'est elle ;
Ah ! c'est l'instant de mon bonheur !
Je vole, Olympe, où tu m'appelles ;
Prépare tes flammes nouvelles
Pour tous les transports que je sens.
Adieu, fontaines et chapelles,
Adieu, Nymphes, adieu, Pucelles,
J'invoque des dieux plus puissans !
Amour, porte-moi sur tes ailes
Au paradis fait pour mes sens.

INVITATION
DE VOLTAIRE
A BERNARD.

AU nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard est averti
Que l'Art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de plaire. (*)

(*) *La M..... du Châtelet.*

FRAGMENS
D'UN POEME
Sur nos campagnes d'Italie en 1733 et 1734.

BATAILLE DE PARME.

DÉJA les deux partis s'avançoient en silence :
D'armes et d'étendards les champs étoient couverts :
Et l'ange des combats, du haut des cieux ouverts,
Apportoit dans ses mains l'éternelle balance
Où sont pesés des rois les intérêts divers.
Le cri de Bellone
Nous a rassemblés ;
Le signal se donne ;
Les airs sont troublés
Des coups redoublés
Du bronze qui tonne.
Par un feu roûlant,
Le combat s'engage,
Et l'airain brûlant

Vomit le carnage.
Les rangs sont ouverts,
Les cieux sont couverts
D'un affreux nuage :
Par-tout le courage
Tente un même effort,
Et trouve au passage
L'obstacle et la mort.
Par-tout le ravage,
L'aveugle fureur,
La pâle terreur,
La plainte et la rage
Présentent l'horreur
De l'heure dernière,
Quand tous les fléaux
Rendront au chaos
La nature entière.
Coigny dans ce danger précipite ses pas,
Et bravant mille morts qui volent sur sa tête,
D'un front calme et serein oppose à la tempête,
La majesté du dieu qui préside aux combats.

BATAILLE
DE GUASTALLA.

VIRTEMBERG qui couroit à son heure fatale,
De la digue au rivage occupa l'intervalle,
Avec ses combattans, ces vaillans cuirassiers,
La gloire de l'empire et l'effroi des guerriers.
De leur front élevé l'armure étincelante,
Des monstres des forêts la déponille effrayante
Rendoient plus redoutés ces centaures du Nord,
Dont l'aspect annonçoit ou la fuite ou la mort.
Soudain l'élite guerrière
De nos escadrons brillans
S'élance dans la carrière :
Les vents portent leur bannière,
Ils partent avec les vents ;
L'airain des trompettes sonne,
L'acier sur l'acier résonne,

La mort croise tous ses traits.
Les rangs mêlés se confondent ;
Les coups frappés se répondent,
Reçus, rendus de plus près.
On voit les coursiers rapides
Partir d'un élan fougueux,
Et leur instinct belliqueux
Les fait voler sous leurs guides ;
Les fait combattre avec eux.
Tout cède enfin, tout succombe.
La voix du sort a parlé,
Et du colosse ébranlé
La masse chancelle et tombe.
Harcourt, Brissac, Chatillon,
Maîtres du sanglant rivage,
Chassent comme un tourbillon
Ce qui reste a leur passage.
Où sont ces audacieux ?
Leur front qui touchoit aux cieux
Est caché dans la poussière :
J'ai vu leur déroute entière ;
Et ce qui fuit devant nous
Précipité par la crainte,
D'un bois s'est fait une enceinte
Qui les dérobe à nos coups.

FIN.

TABLE

DES POESIES

Contenues dans ces Œuvres.

*Vers à S**** Page 1
L'art d'aimer, *Chant premier.* 3
Chant second. 20
Chant troisième. 39
Phrosine et Mélidore, *Chant premier.* 55
Chant second. 64
Chant troisième. 73
Chant quatrième. 84
Castor et pollux, *tragédie.* 97

POÉSIES DIVERSES.

Madrigaux. 147
Le Portrait, Ode. 149
Léda. 151
Les Amans généreux. 155
Epitre à Laure. 160
Epitre à Claudine. 163
La Raison et le Plaisir. 166
*Portrait de la nuit, à M..... de ***.* 167
La Rose, Ode anacréontique. 170

Epitre sur l'Automne, Suivons les Ménades. Page 172
Le Printems. 176
Le Hameau. 180
Hymne à la Beauté. 184
Aux Muses. *ibid.*
La Cocarde. 185
Epitaphe d'une petite chienne de M.... la D..... de Chevreuse. 186
Ode, Jupiter, prête-moi, etc. 187
*Epitre à M..... S***.* 188
Epitre à M..... Salé. 191
Epitre sur l'Automne; Abrège, etc. 193
Epitre sur la Volupté. 197
La nuit de Paris, Epitre à Olympe. 201
Invitation de Voltaire à Bernard. 205
Fragmens d'un Poëme sur nos campagnes d'Italie en 1733 et 1734.
Bataille de Parme. 206
Bataille de Guastalla. 208

Fin de la Table.

8891